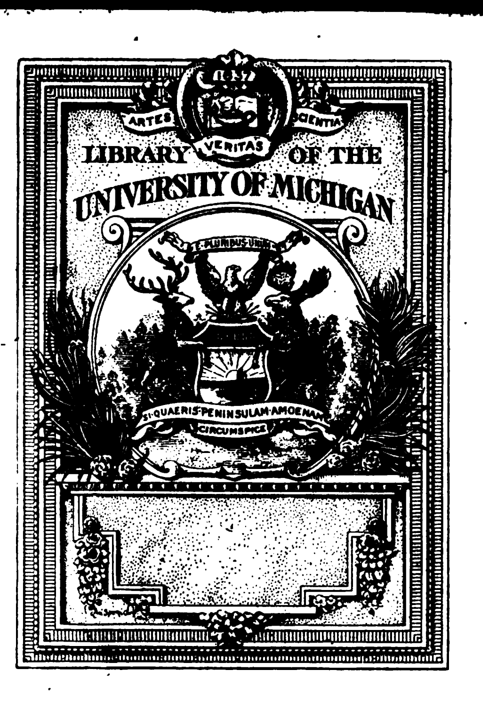
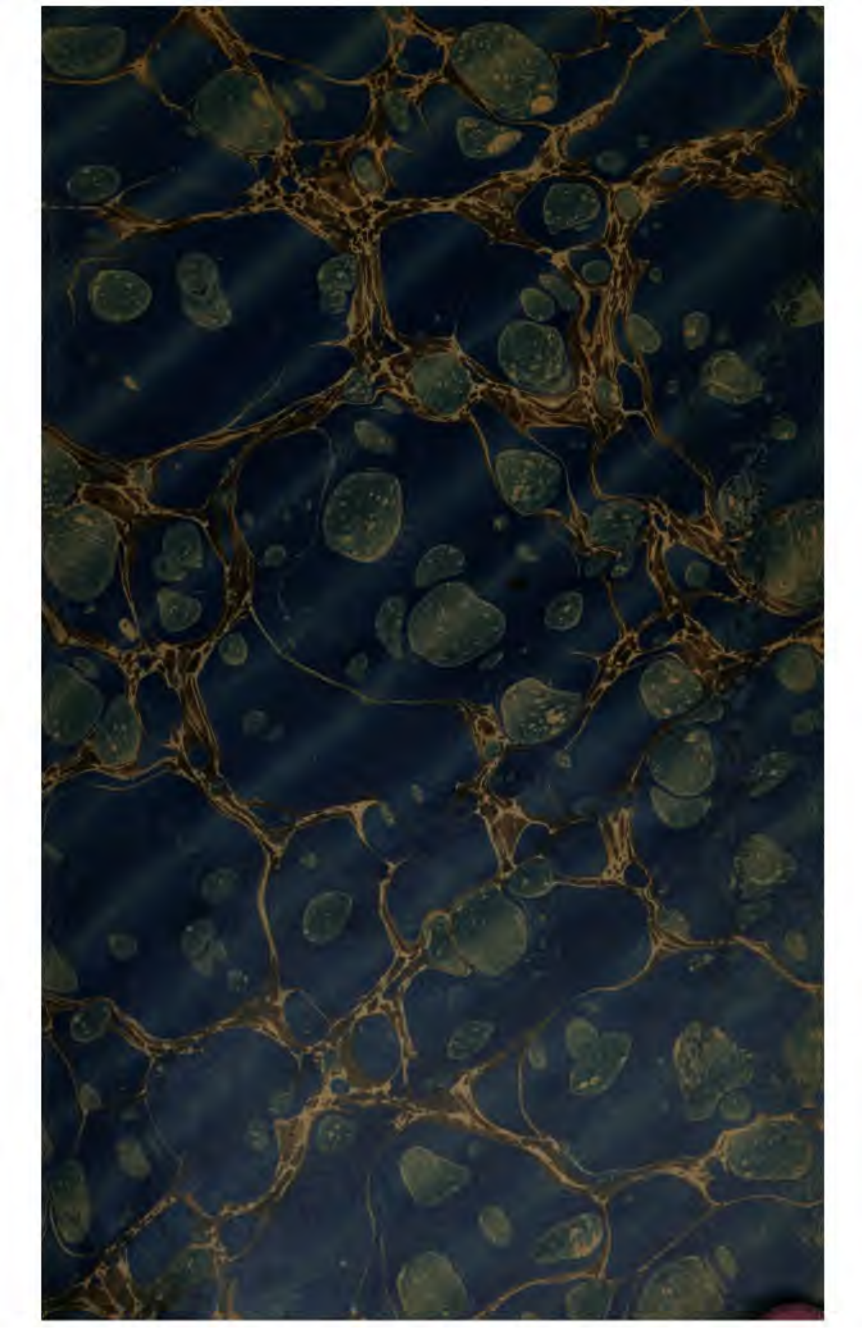


ARTES
VERITAS
SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
SI QUAERIS PENINSULAM AMOENAM
CIRCUMSPICE



Images fuyantes

DU MÊME AUTEUR

POÉSIES (1864-1874). — *Les Espérances.* — *Idylles et Chansons.* Petite Bibliothèque littéraire. 1 vol. petit in-12, avec portrait, gravé à l'eau forte. . . . . 6 fr.

GEORGES LAFENESTRE

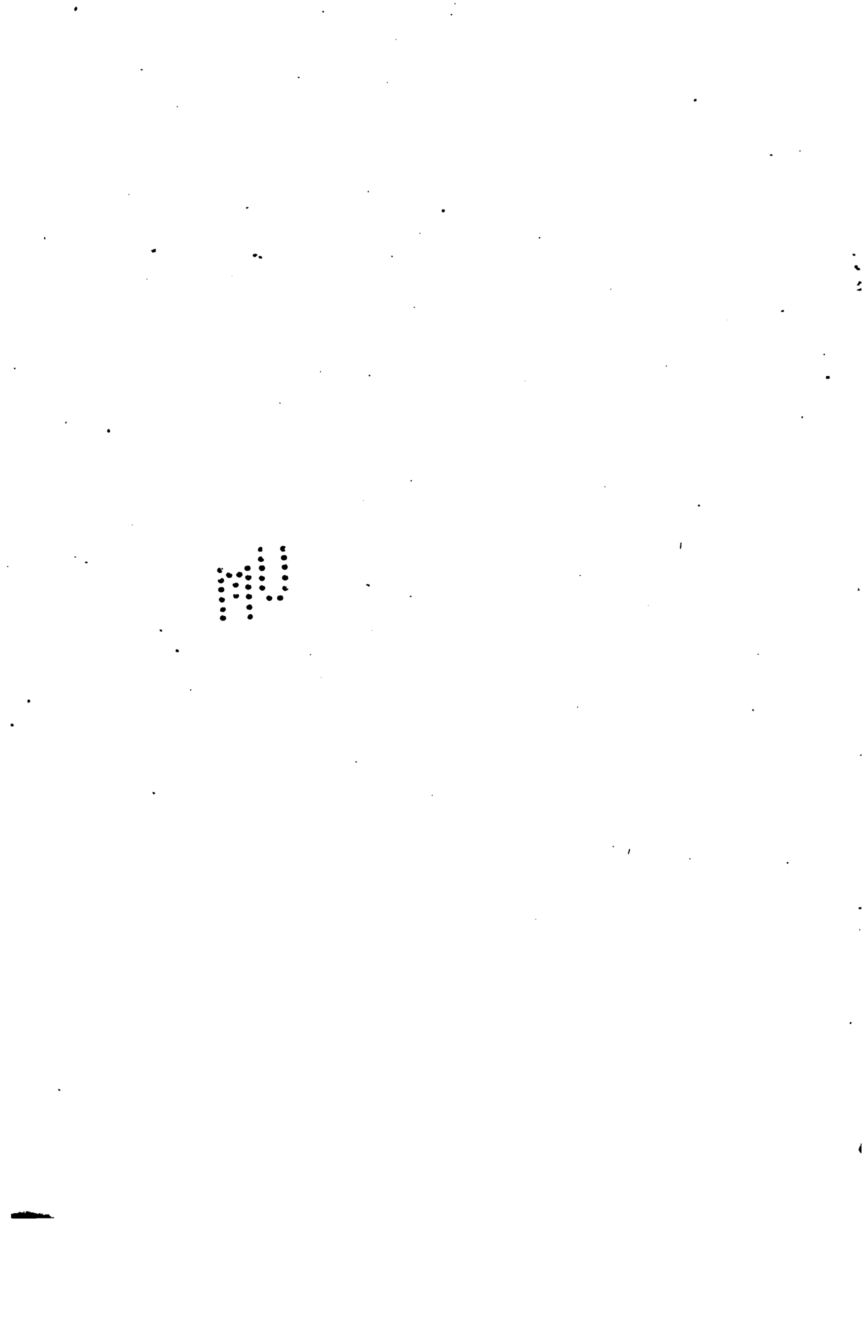
Images fuyantes

I. *Rêves au Soleil.* — II. *En bonne France.*



PARIS
ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR
23-31, PASSAGE CHOISEUL, 23-31

M DCCCCII





IMAGES FUYANTES

SOURCE, *ruisseau, torrent ou fleuve,*
Toute eau qui voyage au grand air,
A chaque pas, dans son flot clair,
Sent tomber une image neuve.

Tressaillements d'arbres penchés,
Vols des oiseaux, fuites des nues,
Frissons blancs des baigneuses nues,
Les lents troupeaux, les longs clochers,

Hameaux fleuris, fumante ville,
Arches lugubres du grand pont,
Sur ce miroir, mince ou profond,
Descendent se peindre à la file.

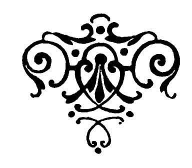
Que de spectacles doux à voir!
Dans sa transparence ravie
L'eau curieuse aurait envie
De les fixer tous jusqu'au soir.

Vains désirs! Sa pente l'entraîne;
Et chaque image n'apparaît
Que pour charger d'un court regret
Sa mémoire déjà lointaine.

Ainsi coulent dans les douleurs
Et les ivresses des années
Nos âmes, toujours étonnées
De sentir changer leurs couleurs;

Sur l'une ce défilé d'ombres
Comme un baiser rit en glissant;
Chez d'autres, comme un fer blessant,
Il pénètre des couches sombres;

Mais pour toutes il passe et fuit;
Et la plus vive en garde à peine
Une rêverie incertaine
Qu'effacera bientôt la nuit.





I

Rêves au Soleil



LUMIÈRE

Je hais toutes les nuits;
Le Soleil est mon père.
Je la cherche où je puis,
    La Lumière!

Sur les sommets géants
Qu'un crépuscule embrase,
Sur les clairs océans :
    C'est l'extase.

Dans l'enfant qui fleurit,
Le printemps qui se lève,
La femme qui sourit :
C'est le rêve.

Dans le livre profond
Par qui l'âme est guidée,
Dans le sage au beau front :
C'est l'idée !

C'est partout, c'est toujours
Une ivresse ravie
D'espoirs, de foi, d'amours :
C'est la vie !

Il s'en faut donc nourrir,
La vouloir tout entière,
Dussions-nous en mourir,
La Lumière !



MATIN SOMBRE

A Sully Prudhomme.

Il est tard! Depuis bien longtemps, sous les nuées,
L'aube aurait dû fleurir la route du Soleil,
Et la Mer, souriante après un long sommeil,
Écarter son manteau de nocturnes buées,
Pour s'offrir tout entière au baiser du réveil!

Rien encor. Dans les pins qui dorment à la côte,
Aucun babil d'oiseaux, de feuilles, de passants;
On n'entend même plus, sous les brouillards croissants,
Clapoter, dans le port confus, la vague haute,
Ni les canots heurter leurs flancs retentissants!

L'ombre s'obstine; et sur la rade qui s'efface,
La ville inerte, et les invisibles écueils,
Épais et noir, s'étale un long voile de deuils,
Comme si, tout d'un coup ressaisissant l'espace,
La grande Nuit allait s'asseoir sur nos orgueils.

Tout serait-il fini? L'astre aux flammes fécondes,
Si clair, si beau, si bon, qu'il semblait l'œil de Dieu,
Se serait-il lassé de chauffer à son feu,
Comme des mendiants, le troupeau des vieux mondes?
S'en irait-il ailleurs ouvrir un ciel plus bleu?

Peut-être en l'éther pur où son désir le mène
S'est-il déjà choisi quelque nouveau séjour
Où des astres enfants, couvés par son amour,
En qui germe et tressaille une semence humaine,
S'éveillent à la ronde et montent vers le jour,

Tandis que nous allons, nous, races délaissées,
Fouillant l'horizon mort de regards mal ouverts,
Sous l'engourdissement d'implacables hivers,
Nous éteindre, en monceaux de larves enlacées,
Dans ce coin oublié du muet Univers.

Eh bien! Après? Pourquoi te troubles-tu, mon âme?
Et toi, corps lâche et vil, pourquoi ces tremblements?
Triste ou joyeux, fallait-il pas un dénouement
Aux trop longs imbroglios de cette farce infâme?
Le monde va mourir? Qu'il meure! Il en est temps.

L'angoisse nous étouffe et la vie est lugubre.
Assez de plainte, assez de sang, assez de pleurs,
Empoisonnant l'haleine inutile des fleurs,
Ont coulé dans les plis de ta face insalubre,
O vieille Terre, aveugle et sourde à nos douleurs!

Depuis tant de milliers et de milliers d'années
Que tu tournes, marâtre, et qu'en ton vaste sein,
Sous le fouet du désir stupide et de la faim,
Tu nous prends et reprends, foules toujours damnées,
Qu'as-tu fait pour changer notre inique destin?

Si, par hasard, feignant céder à nos tendresses,
Tu sembles entr'ouvrir ton mystère fatal,
C'est pour mieux nous frapper par un retour brutal:
Une vengeance dort en toutes tes caresses,
Et chaque mal qu'on tue engendre un nouveau mal!

La Science, il est vrai, pèse et voit nos misères :
Nous n'en souffrons que plus pour les connaître mieux !
Descend-il plus de paix en des cœurs moins pieux ?
Les peuples rapprochés deviennent-ils plus frères ?
Des meurtres mieux armés sont-ils moins odieux ?

Et toi, Ciel insondable, au sourire hypocrite,
T'avons-nous pas assez, fatiguant nos genoux,
Harcelé de soupirs lamentables et doux
Pour savoir si quelqu'un te parcourt et t'habite,
Si celui-là nous aime et ce qu'il veut de nous ?

As-tu jamais daigné nous répondre à voix claire ?
L'encens qu'on t'alluma se perd sur les hauts lieux.
Que de fois nous avons, vainement anxieux,
Changé, sans les atteindre et calmer leur colère,
La figure, et les noms, et les âmes des Dieux !

Justice, Vérité ! Vains mots, fantômes vides !
Puisque aujourd'hui, pas plus qu'hier, nous ne voyons
Vos blancheurs prendre corps au bout de nos sillons,
Ni pour guider le soc de nos labeurs arides,
Vos mains fermes s'ouvrir en lançant des rayons ;

Puisque la Guerre atroce et la Haine insensée
N'ont fait du vieux savant, doux, patient et fort,
Qu'un pourvoyeur plus lâche et plus prompt de la Mort,
Puisque grandit le Crime où grandit la Pensée,
S'allégeant, chaque jour, de l'antique remord;

A quoi bon prolonger la lutte et la révolte?
Transmettre, sans scrupule, à d'autres combattants
Un mot d'ordre menteur qui mène aux guets-apens?
Les laboureurs sont las de semer sans récolte.
Ce monde peut mourir! Je suis prêt et j'attends...

J'attends, j'attends encore... Ah! suprême ironie!
Le rêve du néant, même, est un faux espoir!
Car voici que, soudain, là-bas, dans le fond noir
Tressaille, radieuse, ardente, rajeunie,
La fleur des vieux matins, comme un rouge ostensoir!

C'est l'astre opiniâtre! Il reveut des victimes,
Il grandit, monte, éclate et, ramassant d'un bond
Tous les brouillards traînant sur l'océan profond,
Les lance avec mépris par-dessus les abîmes,
Comme un lutteur qui marche en démasquant son front.

Et la lumière libre, invincible, ruisselle,
S'étale en nappes d'or sur les rochers fumants,
Coule et glisse à travers clochers et bâtiments :
Dans l'inondation de joie universelle
L'homme lâche a senti fuir ses ressentiments.

Tout bruit, tout s'agite ! Et dans le bleu des lames
Scintille et court le vol chantant des avirons !
Sur les quais en rumeur cris, appels et jurons,
Croisent le rire aigu des enfants et des femmes ;
L'enclume rouge sonne aux coups des forgerons !

Ah ! Soleil, ah ! vainqueur, nous t'adorons encore !
L'irrésistible foi descend de ta beauté ;
L'angoisse où, sous la nuit, sombrait ma volonté,
Avec l'embrun des flots rassurés, s'évapore ;
C'est toi l'amour ? Alors, c'est toi la vérité !

Le bruit des vains sanglots se perd dans la bataille ;
Malgré moi, la clarté qui m'a rouvert les yeux
Rouvre en moi les longs vols du rêve audacieux,
Et dans tout ce qui souffre et tout ce qui travaille
L'espoir remonte enfin vers la bonté des cieux.

Puisque la vie est là, cruelle, mais certaine,
Dans l'ivresse d'agir il faut bien oublier!
J'ai les bras, j'ai le cœur d'un vaillant ouvrier;
Je ne veux m'endormir que sur ma gerbe pleine,
Rêvant d'un maître juste et qui saura payer.

A la vie! A la vie! Et tous dans la lumière!
Sur la glèbe ou les flots, main calleuse ou grands fronts,
Moissonneurs de pensers, ramasseurs d'épis blonds,
Tous les hommes, à l'œuvre, et les lâches derrière!
Toi, poète, en avant, pour sonner les clairons!



BONNE SIESTE

Le soleil pacifique emplit le vaste ciel.
Il chauffe puissamment, d'une caresse égale,
L'olivier poussiéreux où vibre la cigale,
Les jardins bourdonnants sous des odeurs de miel,
Et les coteaux sans ombre où grimpe, en longues lignes,
Le moutonnement vert, et déjà lourd, des vignes,
Jusqu'aux grands plateaux d'or, assoupis sous l'azur,
Où languit le frisson murmurant du blé mûr.
Peu à peu, dans ce bain de clarté nourricière,
Le silence s'endort sur la campagne entière.

Lors, m'étendant au bord d'une sente, à l'abri,
Opaque et frais, d'un vieux cerisier qui rougeoie,
De tout mon long, dans le gazon mol et fleuri,
Je m'affaisse à mon tour sous la féconde joie;
Et, tandis qu'aux replis de mon cerveau confus,
Ainsi que ces moissons appelant la faucille,
La végétation s'épaissit et fourmille
Des rêves bruissants et des pensers touffus,
Je reprends pour longtemps, pâle fils de la Terre,
L'ardeur de vivre, au sein doux et chaud de ma mère.



PROTÉE

De tous les Dieux, humains et beaux, qui, par milliers,
Vivaient avec les Grecs en hôtes familiers,
Celui dont j'ai le plus envié la fortune,
Ce n'est point toi, grand Zeus, que ta gloire importune,
Ni toi, Poséidôn, roi des flots turbulents,
Ni toi, brutal Arès, qui meurtris les bras blancs,
Ni Phœbos, le chanteur, qu'on voit mener ses Muses,
Décentes, loin du bal des Faunesses camuses,
Non plus qu'Hermès, l'agile et rusé vagabond,
Aux pieds ailés, qui traverse le ciel d'un bond,

Ou Pan, le vaste Pan, jouisseur sans relâche,
Sans scrupules, grossier, abêti par sa tâche
De créateur fatal, inconscient et fort,
Pourvoyeur incessant de l'incessante Mort!

Un destin plus modeste eût assuré ma joie:
Sur le sable paisible où l'océan déploie
Le sourire argenté de ses flux clairs et lents,
J'aurais aimé, pasteur des phoques somnolents,
Parfois te remplacer, vénérable Protée!

Quel plaisir de rêver, dans une anse écartée,
Loin d'un maître, bien seul, tant qu'on veut, sans besoin,
Devant l'azur qui chante et qui scintille au loin
Sous l'ébat des dauphins avec les Néréides,
D'y suivre, jusqu'au large, une blancheur sans rides
De voile, ou des blancheurs tournoyantes d'oiseaux!
Puis, sitôt qu'on est las du bercement des eaux,
Pour vivre, de pouvoir choisir l'objet ou l'être
Par qui l'on veut sentir, aimer, penser, connaître!

Ah! que j'aurais souvent négligé mon troupeau
Pour sortir de moi-même et pour changer de peau,
Courir, voler, nager, actif et multiforme,
A travers l'inconnu sans fin, le monde énorme,
Apprendre ce qu'il tient de joie et de douleurs
Dans tout ce qui naît, vit et meurt, depuis les fleurs
D'un matin, jusqu'aux vieux cèdres que rien n'étonne,
Dans tout ce qui s'agite ou dort, rêve ou raisonne,
Aux profondeurs du sol obscur ou des grands cieux!

Souvent l'on m'aurait vu, Centaure audacieux,
Sous le fouet de l'orage ou le baiser des brises,
Pour m'enivrer de beau spectacle et de surprises,
Battre des quatre pieds les plateaux et les monts,
Buvant l'espace et le vertige à pleins poumons,
Ou, sur mes ailes d'or, accueilli par les aigles,
Laissant rouler en bas les verts tapis de seigles,
Et la forêt brumeuse, et le volcan vermeil,
Monter d'un trait, l'œil grand ouvert, jusqu'au soleil!

Ah! jaillir, au printemps, et jaser dans la source
Qui bouillonne et qui prend allègrement sa course,
Puis, sous les bois, s'attarde à caresser le sein
De la Nymphe alanguie aux douceurs d'un long bain!
L'hiver, aux vieux logis, flamme souple et bleuâtre,
Pétiller et danser, et sourire sur l'âtre,
Pour donner aux époux, rentrant des durs labeurs,
Des songes plus dorés en des repos meilleurs,
Où, l'été, brise fraîche, ouvrir le cœur des roses,
Et porter, avec leur haleine, aux lèvres closes
De la vierge nubile et triste, au chaud du jour,
L'attente du baiser dans un conseil d'amour!
Se métamorphoser en tout, afin d'entendre
Tout, de tout voir, de tout sentir, de tout apprendre,
N'avoir à ses désirs inquiets et vainqueurs
Rien d'interdit, ni dans les corps, ni dans les cœurs,
S'incarner dans chaque être afin de le comprendre,
Dans l'homme brute ou sage, impérieux ou tendre,
La femme insaisissable et charmeuse, et l'enfant,
Et le gueux lamentable, et le roi triomphant,
Vivre leurs passions, vivre leurs consciences,

Rire de leurs gaîtés, gémir de leurs souffrances,
Pour un Poète, épris de vie et de beauté,
Quelle ivresse féconde et quelle volupté!
Quel Paradis plus vrai que ces siestes inertes
Dans un pâle Élysée à nos ombres offertes!

Pourquoi donc, ô Protée, ô Dieu libre, indulgent,
Pouvant toujours changer, es-tu si peu changeant?
Pour te faire quitter ton rustique visage,
Pour te déraciner de ton écueil sauvage,
Où, sans bouger, parmi les algues étendu,
Tu t'accoudes, l'œil fixe et dans le bleu perdu,
Des jours entiers, craignant de troubler par un geste,
Par un bruit, dans son cours lent vers l'oubli céleste,
Ta contemplation calme comme un sommeil,
Il te faut la terreur d'un violent réveil!
Il faut, pour t'arracher à ton penser tenace,
Le bâton qui fustige ou le poing qui menace!
Dois-tu donc, cher vieillard, craindre, en te transformant,
Toi-même, l'âpre horreur du désenchantement?
N'aurais-tu récolté, dans tes métempsycoses,

Qu'un dégoût plus savant des êtres et des choses ?
Ou bien, comme je crois, pitoyable, attristé
Par le mal sans remède et sa fatalité,
Las d'avoir retrouvé, sous des formes diverses,
Mêmes illusions, stériles ou perverses,
Et connu que, pour tous les vivants, et partout,
Quelque chemin qu'on prenne, une angoisse est au bout,
Penses-tu qu'il vaut mieux cesser l'expérience,
Et dans l'oubli, la solitude et le silence,
Dérober le miroir du souvenir trop clair
Où déjà sur demain pleurent les deuils d'hier?

N'importe! Tu connais, du moins, toute la vie;
Ta curiosité, longuement assouvie
Par les possessions où s'éteint le désir,
Ignore les tourments qui nous viennent saisir,
Chaque fois qu'accablés par notre destinée,
Nous la croyons, plus que toute autre, condamnée,
Par la méchanceté des Dieux froids et jaloux,
Et que nous envions chez tous, autour de nous,
Sous le masque ou le fard des vaines apparences,

Quelque amas plus affreux peut-être de souffrances
Mais qui semble à nos yeux par leurs pleurs aveuglés
La part qu'on nous devait et nos bonheurs volés!
Tu suivis les effets et tu sondas les causes!
Et, las d'avoir tout vu, lorsque tu te reposes,
Du moins, dans ta mémoire immense, en l'horizon
Mouvant et riche, où les images à foison
Se succèdent sans fin comme au ciel les nuées,
Dans ce long tourbillon de choses remuées,
Espoirs dont tu vécus, amours dont tu souffris,
Tendresses et dégoûts, désespoirs et mépris,
Ressouvenirs épars de tout ce que ton âme,
Voyageuse, éprouva de sublime ou d'infâme
Dans la beauté menteuse ou la noble laideur,
Tu peux suivre, l'ayant payé de ta candeur,
A travers tous les temps comme tous les espaces,
L'enchaînement profond des visions fugaces,
Et peser sciemment ce que l'Éternité
Tient de miséricorde ou bien d'iniquité!
Tandis que nous, captifs de nos seules misères,
Rivés en nos corps lourds, étroits et solitaires
Les bras toujours tendus vers l'inconnu cruel,

Nous lançons dans le vide un impuissant appel,
N'ayant d'abri dernier, pour mourir en silence,
Que l'engourdissement d'une lâche ignorance.

Ah! que de fois encor, sur ton muet récif,
Philosophe en qui vit tout l'Univers pensif,
Toi dont l'âme meurtrie est d'amour habitée,
Je t'envîrai, mélancolique et bon Protée!



IN PARVIS MAGNA

Si petite que soit la goutte
Tombée au hasard du ciel noir,
La terre se reflète toute
En son miroir;

Si petite que soit la graine
Semée au hasard par le vent,
Elle contient, fougère ou chêne,
L'arbre vivant;

Si petite que soit une âme
Jetée au hasard dans un corps,
C'est l'étincelle d'une flamme
Qui fuit la mort.

Et la petite goutte roule,
Roule du fleuve au gouffre amer,
Pour gonfler ta bruyante houle,
O vaste mer!

Et la petite graine pousse,
Pousse et se feuille dans l'air frais
Pour épaissir votre ombre douce,
Hautes forêts!

Et la petite âme scintille,
Scintille avec anxiété
Pour grossir ton foyer qui brille,
Humanité!



LA PROMENADE D'ORPHÉE

A Gustave Moreau.

DANS la campagne verte, immense, illuminée
Par le rayonnement d'une chaude journée,
Marchait, vêtu de blanc, sans armes, sans fardeaux,
Le bel Orphée, avec sa lyre sur le dos.
Il marchait devant lui, lent, la tête dressée,
Comme un homme que mène une haute pensée,
Dans l'active rumeur du printemps au travail,
A travers le pacage où mugit le bétail
Et les enclos de canne embaumés par les roses,
D'un air doux regardant les êtres et les choses,

De tous côtés, dans la lumière et les senteurs,
S'agiter et mêler bruits, gestes et couleurs,
Sans qu'aucun des appels d'amour et cris de joie,
Aucun des grands labeurs rencontrés sur sa voie
Semblât l'inquiéter, ni troubler un instant
La paix du bon sourire à sa lèvre flottant.

L'abeille diligente et qui puise avec peine
Les sucs d'or enfermés au cœur de la verveine
Pour regagner sa ruche avec un faix de miel,
Bourdonnait, sur sa tête, en traversant le ciel :
« Quel est ce paresseux qui, frôlé par tant d'herbes,
N'en brise aucune, et part sans avoir fait ses gerbes ? »
Les oiseaux babillards qui s'en venaient de loin,
Serrant au bec un ver ou quelque brin de foin
Pour attiédir le nid qui dans l'ombre s'achève
Ou nourrir la couveuse immobile en son rêve,
Babillaient à leur tour : « Oh ! l'étrange vivant !
Ni chasseur, ni pêcheur ! qui ne boit que du vent,
Qui traîne, bras ballants, sans voir que la cerise
Est mûre, et que, tapi dans la poussière grise,

Le lièvre, sous son pied, tremble, se croyant mort !
Pauvre maison que celle où rentre un tel butord ! »
Les laboureurs haussaient de pitié les épaules
En voyant se planter, sous la fraîcheur des saules,
Et, devant l'eau qui coule, inerte comme un roc,
Ce gaillard musculeux qui pourrait tordre un soc ;
Les durs archers, porteurs des venaisons sanglantes,
Le coudoyant au bord des ravines béantes,
Heurtaient avec mépris, tout prêts à l'y ruer,
L'inutile songeur qui ne sait pas tuer ;
Les filles, dans les prés, riant à pleines lèvres,
Pour toiser ce nigaud, lâchaient le pis des chèvres ;
Parfois même un marmot qui trébuche, excité
Par sa mère en sueur pliant, le dos voûté,
Sous la jarre trop pleine ou les lessives blanches,
Lui lançait des cailloux, de loin, entre les branches ;
Cependant que là-bas, au guet dans les fourrés,
Les grands fauves, léchant leurs ongles acérés,
Tranquilles, attendaient que l'ombre se déploie
Pour égorger sans risque une si faible proie !

Le rêveur blanc marchait toujours du même pas...

Quatre vieux bûcherons en train de jeter bas
Un chêne qui râlait sous l'assaut des cognées,
Le virent, gravissant des cimes éloignées,
Sur le tard, s'enfoncer entre les rocs déserts.

Un doux frisson déjà rafraîchissait les airs.
La terre, haletante après un jour si rude,
Exhalait, en parfums calmants, sa lassitude.
Sous le ciel qui s'éteint, confondant prés et bois,
Partout, les mouvements tombaient avec les voix;
Et tous les ouvriers de la vie incertaine
Quittaient leur tâche, en bénissant l'ombre prochaine.
Noirs paysans, courbés sous le poids des outils,
Longeant, d'un pied boueux, le sentier des courtils,
Bœufs pensifs, inclinant leurs cornes subjuguées
Sous l'aiguillon tardif des guêpes fatiguées,
Chasseurs qu'appesantit la faim, bergers poudreux,
Avec leurs chiens muets qui traînent derrière eux,
Oiseaux perdus, battant les airs d'une aile lasse,
Tous brisés, tous rompus, somnolents, tête basse,

Du gîte accoutumé reprenaient le chemin,
En attendant le dur réveil du lendemain.

Tout à coup du côté rose où, dans l'air tranquille,
Comme un lambeau déteint de pourpre qui s'effile,
Flottait encor le chaud souvenir du soleil,
Un murmure indécis s'éleva, doux, pareil
Au frais gazouillement sous la jeune feuillée
D'une source au matin par avril réveillée;
Puis ce bruit devint clair, puis vif, puis éclatant :
Telle une voix de fleuve en marche, qui s'étend!
Le ciel surpris trembla dans sa pâle étendue
Comme sous un baiser d'amante inattendue.
On eût dit que, soudain, sur ses pas retourné,
L'astre qui fait le jour, à revivre obstiné,
Allait, sur l'horizon qui le pleurait encore,
Remonter sans attendre et rallumer l'aurore!
Tout le cortège lent qui rentrait du labeur,
Sans savoir si c'était de plaisir ou de peur,
Dans les champs, malgré lui, s'arrêta pour entendre...

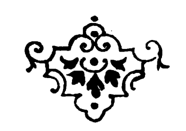
O miracle! Toujours plus fort, toujours plus tendre,
Le chant montait... Chant grave où tous les bruits vivants,
Murmures de la rose et sanglots des grands vents,
Hymne de l'alouette escortant les charrues,
Plaintes des lourds essieux sous les gerbes accrues,
Le rythme des fléaux qui brisent les épis,
Les sourds roucoulements des ramiers assoupis,
Rires d'amants blottis sous les vendanges mûres,
Frais soupirs des ruisseaux, choc brutal des armures,
Les abois de la meute et les cris des combats
Bruits des champs, bruits des cieux, bruits d'en haut, bruits d'en bas,
Tout ce que dit le monde à l'homme pour qu'il vive,
Tout ce que lui répond l'humanité plaintive,
Ce qui chante dans l'âme et gémit dans les corps,
Se suivaient, se mêlaient, en de larges accords
Comme des feux, d'abord allumés à distance,
Se rejoignent, pour éclater en flamme immense.

Et chaque être à la fois dans les vibrations
De ce chant tout gonflé de chaudes passions,

Que l'écho des grands lacs aux étoiles renvoie,
Entend pleurer sa peine et retentir sa joie;
Chacun y reconnaît la voix calme du sort
Qui comprend son travail et bénit son effort;
Sa fatigue se calme et se tourne en vaillance,
Et, contre l'avenir fortifié d'avance,
Il sent, comme une ivresse, en lui se ranimer
La volonté d'agir et la force d'aimer...
Quel Dieu nouveau, quel Dieu pitoyable aux misères,
Surgit donc, à la fin, des éternels mystères?
Quel Dieu fait retentir, dans la beauté du soir,
La consolation d'un invincible espoir?

La lune, en ce moment, dégageait, chaste et lente,
Du front des bois touffus sa corne étincelante :
Un long jet de lumière, épanché dans la nuit,
Inonda le grand mont d'où tombait ce grand bruit.
Et tous virent, en haut, les deux mains sur sa lyre,
D'un geste lent et sûr modulant son délire,
Dans l'éblouissement de la douce clarté,
Debout, le promeneur qu'ils avaient insulté!

Une auréole d'or ceignait ses tempes graves,
Et, comme aux pieds d'un roi se roulent des esclaves,
Satellites venus à lui de toutes parts,
Les tigres monstrueux et les fiers léopards,
Accompagnant en chœur la haute mélodie
Du murmure étouffé de leur plainte assourdie,
Couvraient, d'un flot mouvant, la blancheur du plateau
Et rampaient vers Orphée en léchant son manteau!



ITALIAM

A J.-M. de Heredia.

Les raisins mûrs pendaient sur les longues tonnelles,
En nappes d'or, de toutes parts;
Un rire étourdissant de fraîches cascatelles
Sonnait au loin, dans l'herbe épars.

Derrière nous fuyait, sous son manteau de glace,
Le noir Simplon. D'un cri joyeux,
D'un cri retentissant, je saluai l'espace,
La plaine libre et les lacs bleus!

Et je vis, devant moi, s'avançer, côte à côte,
Sous les platanes du chemin,
Dans un rayonnement, fermes, la tête haute,
Deux femmes, la main dans la main.

Altière, le front ceint d'épis comme Cybèle,
Blanche en son peplos radieux,
D'un geste souverain m'arrêta la plus belle
Sous l'éclair fixe de ses yeux :

« Voyageur las du bruit stérile et de la foule,
Suis-moi ; j'ai la clef des tombeaux
Où conversent en paix, hors du temps qui s'écoule,
Les Sages anciens, forts et beaux ;

« Je suis l'Antiquité, je suis la mère auguste
De tous ceux qui pensent. Tu peux,
Si tu poses ta lèvre à ma gorge robuste,
Y boire encor le lait des Dieux. »

Moins superbe, plus pâle, et, dans ses tresses rousses,
Mêlant les jasmins aux rubis,
La plus jeune traînait, en chantant, sur les mousses,
L'ardent brocart de ses habits :

« Comme elle aux lieux profonds je n'ai point mis mon âme.
Mes palais sculptés rient au jour;
Sous mes treillis en fleurs, dans un parfum de femme,
Flotte un long murmure d'amour.

« Je suis la Renaissance, et j'aime avec ivresse
Les cavalcades, les beaux vers;
Plus d'un est immortel qui me prit pour maîtresse;
Mes bras blancs sont toujours ouverts. »

Et les deux sœurs ensemble, au soleil, s'approchèrent,
Et je sentis, dans mon cerveau,
Quand leurs baisers divins lentement me touchèrent,
Monter un sang vif et nouveau.

Puis je suivis longtemps leurs courses, plein de fièvres,
Dans un enchantement trop court,
Oubliant aux douceurs exquises de leurs lèvres
L'avenir noir, le présent lourd;

Et l'une était plus noble, et l'autre était plus tendre :
Je les aimais également
Quand leurs voix s'accouplaient pour me bien faire entendre
Leur duo sublime et charmant :

« Va, jeune homme, retourne en ton pays de brume!
Nous t'y suivrons jusqu'à la mort.
Le feu vivifiant que notre souffle allume
Ne s'éteint plus dans un cœur fort.

« Altéré désormais par l'ardente mémoire
Des grands siècles laborieux,
Tu n'auras que dégoûts pour la fange où vont boire
Tant d'êtres sans âme ou sans yeux;

« Et, les deux pieds en sang, sur les monts où s'enfonce
Le sentier rude et redouté,
Comme eux, tu poursuivras, sous l'épine et la ronce,
La source où dort la Vérité,

« Sachant que celui-là seul est digne de gloire,
Seul invincible, seul heureux,
Qui, dans son frais abri, par un cri de victoire,
Éveille la Vierge aux grands yeux,

« Et, d'un élan viril l'emportant sur les cimes,
A l'air libre, en pleine clarté,
S'enivre, en l'embrassant, des extases sublimes
De l'impérissable Beauté! »



SÉRÉNITÉ

Sous l'immobile azur qui l'apaise et l'endort
Le beau lac éteint son murmure,
Saphir brûlant qu'enchâsse une riche ceinture
De pics d'argent, de bronze et d'or;

Sur tous ces hauts sommets, tendrement épanchée,
Descend la gloire du soleil,
Comme aux fronts de grands fils saluant son réveil
Un baiser de mère penchée :

Baiser fervent, baiser calme et silencieux,
Où fondent, sous la même joie,
Villas roses, pins verts, marbre blanc qui flamboie,
Dans l'eau claire où sourient les cieux.

Oui, c'est ici, martyrs ou dupes de la vie,
Innombrables désespérés,
Vous qu'en notre vieux monde ont meurtris et navrés
L'amour, l'ambition, l'envie,

Vous tous, las du présent, qu'affole l'avenir,
Mères sans fils, traînantes veuves,
Cœurs éteints, corps tremblants courbés sous les épreuves,
Oui, c'est ici qu'il faut venir!

La Terre maternelle, affable et bien parée,
Nulle part, pour sécher des pleurs,
De parfums si subtils, de si vives couleurs
N'imprégna sa robe sacrée;

Nulle part le matin n'éveille un chœur plus doux
De rêves dans les fleurs prochaines,
Comme au soir, nulle part, plus d'étoiles sereines
Ne font tomber l'homme à genoux.

Toute douleur se noie en ces charmants abîmes
D'indicible sérénité,
Comme toute laideur s'y transforme en beauté;
Et l'on voit s'enfuir vers les cimes,

Vague et pâle, et pareille aux flocons amincis
D'un brouillard traînant de l'aurore
Qui s'éparpille au flanc des monts puis s'évapore,
Toute la brume des soucis!

C'est comme un long torrent de pardons, de tendresses,
D'oublis heureux, d'espoirs nouveaux
Qui des clartés du ciel jusqu'aux clartés des eaux
Ruisselle, en lavant nos tristesses,

D'un si profond bonheur on se sent étourdis
Qu'on voudrait au loin le répandre,
Qu'on voudrait, par le seul effort du désir tendre,
Peupler ce vaste Paradis!

Que ne sont-ils ici nos amis, nos fidèles,
Ceux qui, derrière un carreau froid,
Là-bas, restent pensifs à voir fuir du vieux toit
L'arrière-ban des hirondelles,

Tous ceux qui souffrent, tous, même les inconnus,
Tous les sans gîte et sans caresses,
Dont ce climat béni guérirait les détresses
Rien qu'à chauffer leurs membres nus!

On maudit ce destin absurde, ce mystère
Qui distribue injustement,
Comme les autres biens, le sourire clément
Et l'indulgence de la terre,

Qui fait des climats durs où, pour l'homme captif
Dans la nuit longue où sa faim lutte,
L'été, comme l'amour, ne glisse sous sa hutte
Qu'un baiser honteux et furtif.

Et voici que s'enfonce en nos extases brèves
La pitié, que suit le remord !
Nous craignons d'insulter aux victimes du sort
Par l'insolence de nos rêves ;

Peureux dans notre joie inique, et rougissants
De nous y sentir solitaires,
C'est pour leur demander pardon que nos prières
S'élancent vers tous nos absents !



MORT DE POÈTE

(Arqua, 13 juillet 1374)

A J.-J. Jusserand.

SOIXANTE ans de labeurs et d'une ardente vie
Où passèrent la gloire et les deuils et l'affront,
Avaient, sans le fléchir, pâli son large front;
Sa grande soif d'aimer restait inassouvie.

Mais, sachant que nul homme, en ces temps de hasards,
Pape sous la tiare ou prince avec le glaive,
N'avait pour l'égaler aux splendeurs de son rêve,
Ni la foi des martyrs, ni le poing des Césars,

Comme un plongeur qu'attire, en se creusant, l'abîme,
Las du réel croulé sous ses illusions,
Il ne poursuivait plus ses fières visions
Qu'aux calmes profondeurs de l'Idéal sublime.

Chaque matin, après avoir, par les sentiers
Du plateau spacieux où sèchent les javelles,
Côtoyé, sous le vol criard des hirondelles,
La colline où l'été rougit les noisetiers,

S'étant rafraîchi l'âme à la douceur des choses,
A l'exquise clarté de l'aube, à la beauté
Des faneuses portant la gerbe, à la gaîté
Des bouquets d'enfants blonds et des buissons de roses,

Il rentrait, d'un pas grave, en sa blanche maison,
Blanche comme sa robe et ses mains de poète,
Pour s'enfermer, là-haut, sous la voûte muette,
D'où le regard s'aiguise à percer l'horizon :

Là, toujours, l'attendait, pour assoupir sa peine,
Confidents éprouvés, silencieux et sûrs,
Son peuple d'in-folios rangés le long des murs,
Gardant, avec ferveur, sur des lutrins d'ébène,

En de riches habits de soie et de velours,
Le trésor infini des sagesses antiques...
— Ce jour-là, le vent chaud, tout chargé de moustiques,
Jusqu'à son vieux fauteuil ralentit ses pieds lourds.

Pour s'alléger le cœur il ouvrit son Virgile,
Beau livre que Simon de Sienne, en Avignon,
Enlumina, de son pinceau chaste et mignon,
Faisant, sur tous les bords, courir la vigne agile.

Tout pleins de souvenirs épars et de regrets,
Les grands vélins tournaient, sous ses mains oppressées,
Lents et plaintifs, avec des bruits d'ailes blessées,
Comme d'oiseaux surpris, l'hiver, dans les forêts.

Et du texte chanteur et des marges en fête
Remonte, avec l'odeur des printemps d'autrefois,
L'enivrement d'orgueil qui l'égalait aux rois,
Lorsque le laurier d'or descendit sur sa tête.

Une foule d'anciens fantômes, bien pâlis,
S'échappe du passé, l'environne et l'approche,
En qui succède au premier geste de reproche
Ce bonheur du revoir qui pardonne aux oublis.

Et voici qu'en avant marche, dans la lumière,
Celle dont la beauté superbe l'exalta,
Celle dont la vertu sereine le dompta,
Laure, avec sa fierté de grâce coutumière,

Laure qu'escorte un chœur, léger sur le gazon,
D'anges à voix rythmée avec luths et viole,
Laure, en robe de pourpre, et ceignant l'auréole
Des Saintes dont le juge exauça l'oraison,

Mais, cette fois, bénigne et tout épanouie
Comme la rose franche et qui s'ouvre au soleil,
L'inondant d'un sourire à l'aurore pareil
Par qui toute douleur se sent évanouie :

« Cher doux ami, fit-elle avec son air loyal,
Toi par qui j'ai connu la hautaine souffrance
D'interdire, en pleurant, le crime d'espérance
A deux êtres que brûle un même feu fatal,

« Tu vas toucher le prix des peines endurées !
Nous pouvons désormais nous aimer sans remords.
Dans l'éther impalpable où revivent les morts,
Rien ne sépare plus les âmes délivrées ;

« Et, comme la splendeur égale du vrai jour
Baigne leurs spectres clairs sans y jeter une ombre,
Aux cœurs purifiés de ces élus sans nombre
S'épanche, illimité, l'universel amour.

« Comme la Béatrix, là-bas, qui nous fait signe,
Près de Dante adorant l'éternelle Beauté,
Je guiderai tes pas vers l'unique clarté
Dont l'étoile du ciel n'est qu'un reflet indigne,

« Et l'angoisse qui fut ton noble désespoir,
Anxiété du doute, horreur des ignorances,
S'envolera dans la splendeur des évidences,
Car tu vas tout comprendre et tu vas tout savoir. »

Pétrarque avait fermé les yeux pour mieux entendre;
Il se sentit glisser dans un air plus subtil,
Il saisit la main blanche : « Enfin ! » murmura-t-il,
Et sa bouche rendit un soupir long et tendre.

Puis son front retomba sur le grand livre en fleurs,
Parmi la pourpre et l'or de l'immortelle idylle,
Nimbe de gloire autour de sa tête immobile,
Dont l'argent fin ruisselle en leurs fraîches couleurs.

Les insectes rôdeurs, se rapprochant en masse,
Redoublèrent en vain leur aigre sifflement;
Le dormeur obstiné souriait doucement,
Sans plus chasser du doigt leur sanglante menace;

Et ses valets, entrant, sur le déclin du jour,
Ne purent émouvoir non plus leur maître inerte;
L'enveloppe était vide et la forme déserte :
L'âme était remontée où l'appelait l'amour!



A TITIEN

TITIEN, robuste enfant des montagnes boisées
Où les Nymphes encor dorment sur le gazon
Près d'un Christ indulgent, aux douces mains croisées,

Chêne touffu, debout dans un chaud horizon,
Qui mis tout un long siècle à pousser ton génie
Comme une incorruptible et verte frondaison,

Laisse-nous, fils chétifs d'une heure moins bénie,
Nous asseoir un instant, pour calmer nos douleurs,
Sous l'abri glorieux de ton œuvre infinie!

O peintre du Soleil, du sourire, des fleurs,
D'autres ont pu gravir des cimes plus ardues,
Aux étoiles du rêve allumer leurs couleurs,

Et, d'un plus fier essor perçant les étendues,
Franchir la porte, au fond d'un idéal plus pur,
Des paradis cherchés par nos âmes perdues;

Aucun d'un cœur si doux, ni d'un regard si sûr,
N'a compris la beauté, la force et la jeunesse,
Et, dans l'enchantement d'un immuable azur,

Plus simple et plus semblable aux bruns pasteurs de Grèce,
Reconnu, dans l'enfant qui rit, le tendre Amour,
Dans la femme qui marche adoré la Déesse!

Tout ce qui rayonnait t'enivra tour à tour;
Et la Mort s'écartait de ton front centenaire
En voyant tant de flamme y prolonger le jour.

Pour t'abattre il fallut un grand coup de tonnerre,
Le dernier d'un immense orage, un soir d'été.
Travailleur invincible, ô maître qu'on vénère,

Lègue-nous donc un peu de ta sérénité,
Réchauffe, en nos cœurs froids, la soif de vivre éteinte,
Aux salubres splendeurs de la réalité;

Car, aussi bien, l'effort lasse moins que la plainte,
Et tant gémir est lâche, alors que, sous les cieux,
Toujours neuve, toujours vivante, toujours sainte,

Aujourd'hui comme hier tranquillisant nos yeux
Par l'éclat des effets sur la bonté des causes,
Brille, comme en ton œuvre aux lointains radieux,

L'éternelle beauté des êtres et des choses!



CONVERSATION PRINTANIÈRE

A ma chère Femme.

LE bel enfant qu'on porte aux bras
A vu, dans les feuilles, là-bas,
Une rose!
Il ouvre, clairs comme un miroir,
Ses grands yeux; il ne veut plus voir
Autre chose.

Nourrice, apaisez sa douleur
En le portant vite à la fleur
Qui l'appelle !
Le voilà, tout béant, surpris
Par l'odeur et le coloris
De la belle :

« Qu'est-ce donc? Un petit soleil
Plus près que l'autre et plus vermeil?
Une bête
Qui, ce matin, a dormi tard?
La sœur du papillon qui part
Pour la fête? »

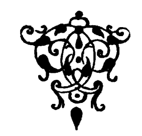
L'enfant médite obscurément
Ce problème énorme et charmant;
Pour séduire
Un ami si rouge et si frais
Il se met tout d'abord en frais,
D'un sourire,

Puis, croyant se faire une voix,
Il gazouille et glousse à la fois,
Pêle-mêle
Bégayant roulade et sifflet,
Battant des bras, comme un poulet
Bat de l'aile.

Le bon petit ne sait comment
Lui conter son ravissement;
La fleur tendre,
Enorgueillie à tout ce bruit,
Se redresse et s'épanouit
Pour l'entendre;

Elle voudrait jaser aussi,
Elle voudrait dire : « Merci! »
A ce cher ange,
Et de ses pétales brûlants
Baiser ses yeux bleus, ses pieds blancs :
Martyre étrange!

La fleur envie alors l'oiseau
Qui siffle en son nid de roseau
Et qui vole,
La rose pleure sa beauté
A qui Dieu n'a pas ajouté
La parole!



JEU D'ENFANTS

A François Coppée.

Au sortir du maillot, dès que l'enfant trébuche,
Vacillant, sur le sol, de la chaise à la huche,
Ne tenant sur ses pieds qu'avec de grands efforts,
Il se plaît à lutter avec les êtres forts.
Fils déjà curieux de l'humanité grave,
Avant d'avoir vécu s'indignant d'être esclave,
Il mesure aussitôt contre l'immensité
L'étrange ambition de sa débilité.
Le plus gros animal est celui qui l'attire;
Le vieil âne qui braie en s'efforçant de rire,

Le dogue soupçonneux qui rentre en grommelant
Ses crocs aigus, la vache au grand œil somnolent,
Et l'énorme cheval qu'exaspère une mouche
Se font doux et câlins dès que sa main les touche,
Heureux d'être asservis par ce despote en fleur
Qui daigne les choisir pour ses souffre-douleur.
Plus tard, quand il descend sous la haute falaise,
Le long de l'Océan plaintif que rien n'apaise,
Devant ce tintamarre et ces horribles cris
D'abord contre sa mère il se cache, surpris,
Puis bientôt enhardi, tend sa petite tête
Et regarde l'obstacle imprévu qui l'arrête.
Anes, bœufs, chiens, chevaux, ses amis de là-bas
Sont oubliés devant ce monstre aux mille bras
Qui se roule en un lit sans bords et, sous la brume,
Secoue en haletant des crinières d'écume.
Ah! qu'il voudrait tenir, sous ses poings délicats,
Cette bête étonnante aux superbes fracas
Qui bondit jusqu'aux cieux et lui crache à la lèvre
Une vapeur de bave amère qui l'enfièvre!
Mais hélas! dès qu'il veut, au moment qu'elle fuit,
Saisir le pan traînant du flot vert qui la suit,

Sous son pied stupéfait de frapper dans le vide,
Ce flot, comme un brouillard, fond sous le sable avide,
Puis lorsqu'elle revient, vive comme l'éclair,
D'un bond si formidable elle se cabre en l'air
Que le pauvre petit, la sentant trop méchante,
Recule au grand galop, tout pâle d'épouvante,
Et ne comprenant rien à cette hostilité!
La rage alors le prend, et muet, dépité,
Pour la première fois trahi dans son beau rêve,
Il ramasse à pleins poings des galets sur la grève,
Et de loin, tant qu'il peut, les lance à tour de bras
Sur cet être insolent qui ne lui cède pas.

Et c'est ainsi, bambins, que vous faites les hommes,
Aussi fous, tout petits, que nous, grands, nous le sommes!
L'heure viendra trop vite où vous allez aussi,
Tout à coup, rencontrer sur l'horizon noirci
De votre âme fleurie en riant parcourue,
Comme la mer qui pleure au détour d'une rue,
Mais plus sombre, et jetant de plus âcres vapeurs,
Le mystère éternel dont les siècles ont peur.
Alors vous entendrez, dans l'insondable abîme,

Avec de longs éclairs allumés à leur cime,
Tour à tour se lever, comme les flots puissants,
Des Verbes hauts et fiers, des Mots retentissants,
Dieu, l'Immortalité, le Destin, la Justice,
Le Bien, le Mal, le Beau, l'Amour, le Sacrifice,
Et leur houle viendra caresser tout d'abord
D'un murmure alléchant vos pieds nus sur le bord;
Et vous voudrez aussi, d'une étreinte vivace,
Les saisir, au moment qu'ils soulèvent leur masse,
Jaloux d'interroger avec tranquillité
Le secret formidable entre vos mains resté.
Mais toujours les grands Mots s'enfuiront sans répondre,
Ne laissant derrière eux qu'un embrun prompt à fondre!
Et vous, exaspérés par ce sinistre accueil,
Vous lancerez encor, pour tromper votre orgueil,
A cet autre Océan dédaigneux de vos gloires,
Votre insulte inutile et vos coups dérisoires,
Tandis que la grande eau, fidèle à se mouvoir
Dans le rythme incompris de l'éternel devoir,
Sourira de pitié, sous ses vastes lumières,
A ces troupeaux de nains qui lui jettent des pierres!



L'HEURE DE COROT

A Léon Dierx.

Reste là. Cache-toi derrière le bouleau !
Le pêcheur a lié sa barque au bord de l'eau,
Et remonte, à pas lourds, vers sa hutte prochaine.
L'adieu rose du jour s'éteint au front du chêne,
Et la fraîcheur qui tombe éveille des parfums
De rêves assoupis et de bonheurs défunts :
L'extase du silence ouvre à l'âme ses ailes !
Dès que les yeux divins des étoiles fidèles
Dans le brouillis obscur des feuillages dormants
Auront lancé leurs clairs et longs clignotements,

Regarde! Et tu verras, sous les molles buées,
Les touffes des gazons doucement remuées
Par l'invisible pas ou l'invisible vol
D'êtres mystérieux glissant à fleur de sol;
Puis tes yeux, allégés du poids de la journée,
Par degrés, sentiront leur lumière affinée
Percer tous les secrets de l'ombre, sans effrois,
Jusqu'au cœur fourmillant et vivant des grands bois.
Regarde! Et tu verras bientôt, souples et vives,
Jaillir de toutes parts, des prés, des eaux, des rives,
De toutes les prisons où les tient le soleil,
Les charmeuses de l'homme enfant à son réveil,
Celles que l'on disait sous la glèbe étouffées,
Muses, Nymphes au sein de rose, et blondes Fées!
Et voici que le bal commence! Et tu vois bien
Qu'il ne meurt en ce monde et ne disparaît rien,
Puisque leurs chères mains, toujours entrelacées,
Mènent, du même entrain, les rondes cadencées
Dans le scintillement doré des vers luisants,
Sans connaître l'insulte et la lourdeur des ans,
Et que leurs yeux aigus de robustes chasseuses
Fouillent, tout en dansant, les fourrés sous les yeuses,

Pour dépister, avant qu'il ne crie : « Au secours! »
L'imprudent qui viendrait épier leurs amours.
Maintenant, fuis, crois-moi, fuis; car, si l'une d'elles
(La moins belle est plus belle encor que les mortelles)
Allait, d'un bond, dans ta cachette, te saisir
Pour venger sa pudeur ou suivre son désir,
On trouverait, demain, dans l'herbe piétinée,
Livide et froid, ton corps, la face retournée,
Meurtri peut-être au long de ses membres brisés
Par des flots furieux d'implacables baisers,
Ou, si tu t'échappais d'une étreinte bénie
En des bras qui t'auraient épargné l'agonie,
Tu ne promènerais, sous notre dur soleil,
Avec des yeux chargés d'un étrange sommeil,
Qu'un dégoût insolent pour nos laideurs brutales;
Et sur ton front hagard, et sur tes lèvres pâles,
On lirait la torture et l'amer souvenir
De l'idéal enfui qui ne peut revenir!



ACCALMIE

MUETTE, brûlante, enivrée
Par l'amour puissant du soleil,
La mer, jusqu'au fond éclairée,
S'affaisse, prise de sommeil;

Et comme la bacchante impure
Qui laisse, après le long baiser,
Ses bras pendre, et sa chevelure
Ruisseler hors du lit brisé,

Entre les rocs où l'algue fume,
Elle abandonne, en s'étalant,
Sans un frisson, sans une écume,
La traîne du flot nonchalant;

Aucun soupir depuis une heure
N'a gonflé son beau sein qui dort,
Et la mouette qui l'effleure
Croit se mirer dans un lac mort.

La voici donc bien apaisée,
La Sirène aux cruels amours?
Comme elle est calme et reposée!
Ne dirait-on pas pour toujours?

Qui ne croirait à l'innocence
De ce frais murmure enfantin
Glissant, plus doux que le silence,
Tout le long du sable argentin!

Qui ne fierait à ces eaux lisses,
Fourmillantes de clairs regards
Comme des yeux purs de novices,
Sa voile prête aux fiers départs?

Aussi, sont-ils là, sur la grève,
Pêcheurs, pilotes, matelots,
Tous ressaisis par le grand rêve,
Graves devant la paix des flots,

Tous buvant la lente musique
De ce chuchotement divin
Dont le rythme mélancolique
Les entête comme un vieux vin,

Tous perdus dans la transparence
De ces sourires azurés
Où tremblent, avec indolence,
Les reflets des mâts rassurés,

Dans l'odeur, subtile et fatale,
Relent d'amère volupté,
Que toute la charmeuse exhale
Des plis de l'abîme enchanté.

Et déjà, sous les quais moroses,
Haletants, on les voit bondir
Dans les barques, vertes et roses,
Lasses aussi de s'engourdir,

Tandis que la grande traîtresse
Redouble, avant de les saisir,
L'accent câlin de sa tendresse
Qui les affole de désir,

Puis, les entraînant en silence,
Insatiable et sans remords,
Afin de leur payer d'avance
Les affres des prochaines morts,

Sous la splendeur des cieux complices,
Avec lenteur et majesté,
Leur livre toutes les délices
De son orageuse beauté.



VIEILLE FONTAINE

DANS la vigne poudreuse une cuve de pierre
Qu'abritent, de leurs bras tordus, trois vieux figuiers,
Comme au temps des Romains, reçoit l'eau des glaciers
Qui filtre goutte à goutte et fredonne à voix claire.

Comme au temps des Romains, chaque jour, on peut voir
Droites, sous leurs fardeaux de linge ou de guenilles,
Descendre, du hameau brûlant, les belles filles
Vers la fraîcheur qui dort autour du vieux lavoir.

Dans l'ombre des auvents les aïeules assises,
Comme au temps des Romains, leur ont dit au départ :
« Surtout rentrez ensemble et ne rentrez point tard;
La nuit, par les brigands, on peut être surprises! »

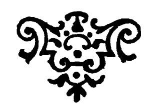
Puis, ce n'est jusqu'au soir que claquement des mains,
Retomber des battoirs sur les dures margelles,
Éclats de rire fous montant à tire d'ailes,
Et des couplets d'amour, comme au temps des Romains.

Lorsque les cieux pourprés disent la nuit prochaine,
Les beaux garçons aussi qui moissonnaient là-bas,
Pour se désaltérer et se laver les bras,
Comme au temps des Romains, passent par la fontaine.

On oublie, en jasant, que le repas est prêt;
Comme au temps des Romains, la bande s'éparpille,
Et, par peur des brigands, plus d'une belle fille
Aux bras d'un beau garçon veut longer la forêt.

Tant que tu couleras, pure, alerte et légère,
Comme au temps des Romains, au bassin respecté,
Belle eau, qui des grands monts apportes la santé,
Le faucheur y viendra rire à la lavandière;

Et, sous les toits de brique enlacés de jasmins,
Brailleront des troupeaux de marmailles rosées
Qui deviendront bientôt de fortes épousées
Et de forts laboureurs, comme au temps des Romains!



UN HEUREUX

A Gabriel Monod.

Sur le sentier qui rampe aux flancs du mont énorme,
Comme un long cep de vigne enlaçant un vieil orme,
Je montais, haletant, tout seul, en plein midi.
Les châtaigniers muets courbaient leur front tiédi;
Le sable grésillait comme une cendre chaude
Où, brusquement, scintille un éclair d'émeraude,
Quand le lézard s'enfuit sous les cailloux roulants.
En cercle, à l'horizon, vénérables et blancs,
Les Apennins, drapés de bois verts jusqu'aux bustes,
Dressaient le marbre usé de leurs têtes robustes

Sous le cristal brûlant d'un ciel inhabité,
Tandis qu'en bas, au loin, dans l'immobilité,
La Terre, jusqu'au cœur en silence embrasée,
Semblable, en son lit d'or, à l'ardente épousée
Que la volupté lente incline au long sommeil,
S'abandonnait, sans force, à l'amour du soleil.

Sur ce brasier pierreux l'escalade était dure.
Comme en chassant, l'hiver, sous une âpre froidure,
On rêve aux bons fagots qui flambent dans le bourg,
J'écoutais ardemment chanter sous mon front lourd
Des pensers d'herbe fraîche et des désirs d'eaux claires,
Quand, à quelque tournant, j'avisai dans les pierres,
A l'ombre d'un figuier chargé de pampres roux,
Un grand vieillard, assis, les mains sur les genoux.
Vers moi, vive et riante, et d'argent couronnée,
Comme s'il m'attendait, sa face était tournée;
Mais je vis que ses yeux sans prunelles, tout blancs,
Semblaient gonflés de lait, non de regards parlants :
« Étranger », me dit-il, « (car mon oreille sûre
De loin n'a pu donner un nom à ton allure),
Salut! Tu marches bien! Marcher sous le soleil

C'est le plaisir des forts qui donne un bon sommeil.
As-tu grand soif? Voici des figues sous la feuille,
Et des raisins exquis. Attends, je te les cueille
Moi-même! »

Et lestement, l'aveugle se dressant,
De ses doigts avisés, comme d'un œil perçant,
Fouille l'arbre qui craque, et, sous un vif murmure
De guêpes, m'a coupé la grappe la plus mûre.
Près de lui, je m'assieds sur le tiède gazon :

« Quand le soleil, fit-il, descendra l'horizon,
Nous monterons plus haut, si tu veux, d'un pied sage,
Vers la gorge escarpée où dort mon vieux village.
D'ici, quand le vent donne, on entend le battoir
Des laveuses claquer aux pierres du lavoir,
Les cris de la marmaille et le caquet des vieilles.
L'homme qui court le monde en doit voir les merveilles,
Car c'est à lui, plus tard, sous l'auvent du foyer,
Que les adolescents se viendront conseiller.
Moi, j'eus ce grand bonheur, jadis, quand les verveines
Étaient pour moi des fleurs et non pas des haleines!

Je voyageais l'été, je revenais l'hiver.
Ah! j'ai vu du pays et je connais la mer!
Mais nulle part, en Suisse, en Provence, en Bavière,
Où qu'on ait embauché le bon tailleur de pierre,
Foi d'ouvrier, je n'ai vu d'ouvrage pareil
Pour le riche décor et le ferme appareil,
A l'église, là-haut, que tu verras toi-même,
L'antique église où j'ai reçu le saint baptême! »
Ainsi parlait l'infirme. Et sa voix, sans repos,
Comme un torrent joyeux roulant de vastes mots,
Débordait à grand bruit, m'étourdissant d'avance
Des miracles du lieu qu'admira son enfance.
Il me peignait encor son hameau, son logis,
Blanc, tout enguirlandé de feuillages rougis,
Qui porte à son balcon un pot de laurier-rose;
Derrière est le jardin qu'une fontaine arrose :

« Oui, je suis bien heureux! Le bon Dieu me bénit
Qui me laisse vieillir dans la paix de mon nid
Là même où j'ai gaîment, dans ma saison passée,
Chanté mon chant d'Avril avec ma fiancée!
Les longs baisers alors y tintaient nuit et jour;

Puis les ans, sans l'éteindre, ont calmé notre amour.
Pardieu! tu la verras, ma brune ménagère!
Son œil de reine encor brûle sous sa paupière,
Comme au temps où tombait, les soirs de vins nouveaux,
La marque de mes poings au front de mes rivaux.
Malgré ses cinquante ans, on la sait encor belle :
Et toujours sur la route, en passant devant elle,
Claque plus galamment le fouet du voiturin.
Nous n'eûmes qu'un seul fils, mais c'est un beau marin
Qui pilote, à son compte, aux échelles d'Afrique,
Depuis quatre ans, un vrai trois-mâts, le *Fier-Cacique*.
Dès qu'il nous reviendra, très riche et très hâlé,
Je vous lui jette au cou certain bras potelé
Que j'aperçois d'ici dans une bonne ferme,
Et voilà mon coureur ancré dans terre ferme!
Alors sur mes genoux des enfants sauteront,
Puis, quelque soir, quand les rossignols chanteront,
Laissant dans le soleil fuir mon âme assouvie,
J'irai rendre au Seigneur le compte de ma vie! »

Cependant que ces mots, en mon cœur étonné,
Comme une fraîche pluie en un jardin fané

Ravivaient lentement des fleurs endolories,
Fleurs de foi, fleurs d'espoir, dans la lutte flétries,
La chaleur s'apaisait, et l'ombre, sur le bord
Du chemin, déroulait son tapis bleu dans l'or :

« Partons! » dit le vieillard.
D'une jambe intrépide,
Il gravit le sentier qui tournoie, et me guide,
Toujours riant, toujours jasant :
« Attends », fit-il,
« Quand nous aurons tourné le mur de ce courtil,
C'est l'église! »

En effet, sur la place déserte,
Triste et muet, parmi des touffes d'herbe verte,
Comme un tombeau gisait le temple dans un coin.
Des poules picoraient sur le perron disjoint,
Et les lions trapus du porche de justice
Gardaient seuls, accroupis sous la colonne lisse,
D'une griffe salie et d'un mufle édenté,
Le portail qui chancelle, avec fidélité.
Les murs noirs, sous les trous de leur robe de marbres,

Piteusement rongés comme sont les vieux arbres,
Montraient, saignant à vif, tous leurs membres malsains
Comme un gueux accroupi prêt à tendre les mains :
C'était là le chef-d'œuvre ignoré, dont la gloire
D'ineffables splendeurs enivrait sa mémoire!

« Voyez! » criait l'aveugle aux grands gestes ardents,
Saint George et saint Michel cuirassés jusqu'aux dents!
Enfant, j'avais grand peur, en disant ma prière,
De leurs yeux qui flambaient sous leurs casques de pierre.
Là, là! »
Mais je ne vis, sur les hauts piédestaux,
Informes, tout meurtris par d'ignobles marteaux,
Que deux tronçons branlants de grossières statues
Qui cherchaient à tâtons leurs têtes abattues.
Dans l'église, encore pis. De la crypte au bourdon
Sur les murs désolés suintait l'abandon.
C'est devant un bloc nu de moellons sans retable
Que le vieillard, courbant sa tête vénérable,
S'agenouilla, lançant son extase et sa voix
Vers les débris vidés d'un vieux cadre de bois!
Car le siècle railleur, sur l'autel qui se rouille,

Avait tué Jésus et vendu sa dépouille,
Sans que le vieux croyant, par sa nuit protégé,
Connût le dur problème à nos cœurs infligé,
Tandis qu'en la prison obscure de son âme,
En silence, au contraire, agrandissant sa flamme,
L'aube douce qui fut pour lui la vérité,
Gardait, sans vaciller, sa paisible clarté!

Le temps avait aussi, de son aile maudite,
Touché la maisonnette, où nous vînmes ensuite :
Dans son vase ébréché, le grand laurier pâli
N'attendait, pour mourir, qu'un dernier jour d'oubli;
Et, sur le seuil béant, tristement affaissée
Dans les plis lourds et noirs de sa robe froissée,
Une vieille accroupie, aux yeux mangés de pleurs,
Semblait, comme une Hécube, appeler les malheurs :
« Debout! » cria gaîment mon guide. « Allons, ma reine,
Vite, la nappe blanche à la table de chêne,
Du pain, du lait, du vin, du miel que nous faisons!
Le Bonheur, avec l'hôte, entre dans les maisons! »

Et la pleureuse antique en sursaut s'est dressée,

Réveillant un sourire à sa lèvre plissée
Pour l'étranger poudreux qui peut venir du ciel.
Grave et lente, elle a pris les blonds gâteaux de miel
Dans la ruche, et tiré le linge de l'armoire.
Le goûter est servi. L'aveugle verse à boire :

« C'est le coup, par Jésus, de fêter les absents,
Nos protecteurs muets dans tous nos pas glissants!
Tu dois avoir laissé quelque part une femme,
Une sœur, en qui tremble un lambeau de ton âme,
Qui pleure en regardant la mer à son réveil!
Dieu lui donne la paix avec un doux sommeil!
Puis trinquons à l'heureuse et courte traversée
De mon vaillant garçon dont l'image est fixée
Sur ce mur! »

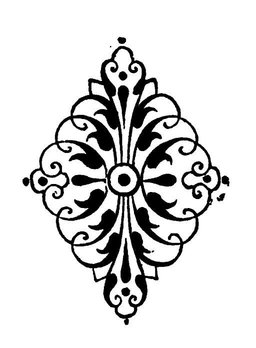
Et mon hôte, en riant, me fit voir
Sous un grand crucifix, près du large dressoir,
Un portrait de jeune homme, à face rubiconde,
Gaîment épanoui parmi sa barbe blonde.
Mais le vieux crucifix et le portrait récent,
Tous deux, semblaient ternis par un pleur incessant,

Et, comme des cercueils garnis de fleurs funèbres,
Un crèpe enveloppait leurs cadres de ténèbres.
La vieille, en blêmissant, leva ses bras flétris,
Me fixa d'un œil grave...
Hélas! j'avais compris!
Sans l'indulgente nuit qui couvrait sa paupière,
Rien ne fût demeuré des longs espoirs du père,
Et le fils dans les flots gisait enseveli
Aussi profondément que le dieu dans l'oubli!
O menteuse héroïque! ô paysanne sainte!
Toi, tu veillais autour de sa chimère éteinte,
Comme un gardien blessé qui veut mourir debout,
Et, sans jamais faiblir, cachant jusques au bout
Au compagnon béni des heureuses années
L'horrible trahison des lâches destinées,
Tu gardais pour toi seul, avec le fiel des pleurs,
Le poids toujours croissant des communes douleurs!

Lorsque je pris congé, pour reprendre ma marche,
De cette humble martyre et du doux patriarche,
L'ombre, rafraîchissant les sentiers sous les bois,
Aux oiseaux rassurés avait rendu leur voix.

Sous l'adieu prolongé du soleil qui recule,
Les fiers sommets, tremblants dans le chaud crépuscule,
Comme des monceaux d'or fondus par de grand feux,
S'éteignant, un par un, croulaient au fond des cieux;
La terre soulagée entr'ouvrait tous ses voiles
Pour regarder fleurir les premières étoiles,
Et, du pré déjà blanc, et, du val déjà noir,
Dans la sérénité languissante du soir,
Montait, de toutes parts, vers mon âme apaisée,
Un désir de la mort doux comme une rosée.
Hélas! à quoi bon vivre et lutter pour vieillir,
Se relever sans cesse et sans cesse faillir,
Et vouloir à tout prix, d'une angoisse profonde,
Pénétrer les secrets de l'histoire et du monde,
S'il n'est qu'une loi fixe à nos rêves flottants,
C'est que la vie est triste à qui la voit longtemps,
Et s'il n'est de bonheur durable sur la terre
Que pour les cœurs sans flamme ou les yeux sans lumière?





II

En bonne France



LA BALLADE DES ANTIQUAIRES

A J.-J. Guiffrey.

Tes père et mère honoreras
Afin de vivre longuement.

TERRE de foi vaillante et de labeurs,
De liberté, d'amour et de lumière,
C'est quand l'été d'une robe de fleurs
Ravive encor ta grâce coutumière,
Que ta beauté resplendit tout entière!
C'est quand Juillet rit sur ton blé mouvant,
Tes ruisseaux frais où les bœufs vont buvant,
Tes bois légers aux bleuâtres percées,

Que nous t'aimons d'un amour plus fervent,
O vieille France, où vivent nos pensées!

Sous ce réveil des joyeuses couleurs
Ton sein s'entr'ouvre, immense reliquaire
Plein de joyaux sacrés en leurs pâleurs,
Et vers le ciel jaillit ton âme claire,
Ton âme active et vingt fois séculaire.
C'est quand les chauffe un beau soleil levant
Qu'aux fiers débris de tes splendeurs passées,
Cirque ou donjon, clocher, manoir, couvent,
Le pâtre songe et s'instruit le savant,
O vieille France, où vivent nos pensées!

Vingt fois bénis tous ces bons travailleurs,
Grands par l'esprit, l'épée ou la prière,
Nos chers aïeux, mystiques ou railleurs,
Qui, sans relâche, ont, d'un outil sincère,
Fixé leur rêve aux blancheurs de la pierre!
Manants, en loque, ou seigneurs, plume au vent,
Qu'ils aient dressé la tour ou l'humble auvent,

Leurs mains, à tous, pour toi se sont lassées ;
Ta majesté fut pétrie en leur sang,
O vieille France, où vivent nos pensées !

ENVOI

O Mère vénérable, Mère en pleurs,
Garde-nous bien, pour nous garder nos cœurs,
Le saint trésor des gloires amassées :
C'est là que dort le glaive des vainqueurs,
O vieille France, où vivent nos pensées !

Congrès Archéologique de Bourges.

Juillet 1898.



VIEUX PARLER

A Gaston Pâris.

LANGUE sonore et bien trempée,
Langue virile des aïeux,
Toi qui vibrais comme une épée
Dans leurs vers pleins, fiers et joyeux,

Langue française, souple et forte,
Qui, depuis dix siècles féconds,
Braves le temps qui nous emporte,
Nous t'adorons, nous t'invoquons!

Comme déjà, vive ou sévère,
Tu chantais clair et tu courais,
Dès que tu pus jaillir de terre,
Jeune source en vieilles forêts !

Puis, combien vite, en nappes larges,
Tu t'épandis vers les châteaux,
Traînant la plainte, au bruit des targes,
D'Aliscans et de Roncevaux,

Ou, sous quelque pâle saulée,
Dans la douceur de tes sanglots,
Endormant l'âme ensorcelée
Des Tristans et des Lancelots !

Jusqu'à l'heure où, pleine et hardie,
Profonde et sûre entre tes bords,
Tu vis la mâle Tragédie
Pleurer dans ton sein les grands morts,

Tandis que l'Ode, à l'aventure,
En robe pourpre, à travers bois,
Éparpillait, dans ton murmure,
Tous les caprices de sa voix,

Et qu'en ton cristal diaphane
Dames et clercs, lettrés et gueux,
Frocard dévot, robin profane,
Puisaient, pour boire à qui mieux mieux,

La fraîcheur de ton onde agile
Dans l'or ciselé des sonnets
Ou la fine écuelle d'argile
Des ballades et triolets!

Langue abondante, vaste fleuve
Qui reflètes dans ton courant,
Toujours mobile et toujours neuve,
La vie entière en l'éclairant,

Sur tes berges ensoleillées
Que viennent faire, en nos vergers,
Ces troupeaux, à mines brouillées,
D'histrions, de fous, d'étrangers,

Qui, trouvant le flot qui les mire
Trop vif, trop fidèle, trop pur,
Pour se charger, sans en sourire,
Des noirceurs de leur rêve obscur,

L'agitent, jusque dans ses vases,
Afin d'aspirer, à plein nez,
Leurs imaginaires extases
En des relents empoisonnés,

Ou s'ils ne peuvent, à leurs guises,
Le ternir pour ne plus s'y voir,
Y déversent des bourbes grises
Et l'ordure de l'abattoir?

Belle eau, salubre et nourricière,
Où s'abreuvèrent tour à tour,
En confiant leur nef légère
Ou leur trois-mâts à ton amour,

Tous les chanteurs qu'entend l'oreille
Des femmes et des amoureux,
Du penseur charmé dans sa veille
Ou du bouvier piquant ses bœufs,

Langue familière ou hautaine
Dont la richesse éblouissait
Villon, Ronsard et La Fontaine,
Hugo, Vigny, Gautier, Musset,

Va, sous le soleil suis ta pente,
Coule en paix! Ce n'est pas d'hier
Que l'on t'insulte et que l'on tente
De souiller ton cours libre et fier;

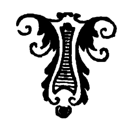
Les fanges, de loin apportées,
Impuissantes à te ternir,
Sont par toi vite rejetées
Quand tu n'as pu les assainir;

Tu sortiras longtemps encore
A gros bouillons, du sol lointain
Où ta pureté s'élabore,
Sur fond celtique, à l'air latin;

Et jamais trouble, et jamais lasse,
Dans ta clarté qui rit toujours,
Tu transporteras avec grâce
Le poids des pensers les plus lourds,

Pour jeter, sans peur et sans haine,
Jusqu'au cœur de tes ennemis
Ta gaîté consolante et saine
Par qui les pédants sont soumis,

Et lancer le grand mot qui sonne,
Clairon franc de la Vérité,
Dans l'orage qui t'environne,
Vers l'inquiète Humanité!



L'ANNONCIADE

(29 avril 1429)

A ma bonne ville d'Orléans.

Le peuple d'Orléans, pressé le long des rues,
La regardait venir, de loin, sous les flambeaux;
Les femmes se signaient, aux balcons accourues;

On hissait les enfants sur les grands escabeaux;
Et tous criaient : « Jésus et Maria, c'est elle! »
Son cheval blanc avait du sang rouge aux sabots,

Mais elle souriait, la divine Pucelle,
Et pâle, sous l'azur froissé de l'étendard,
Lentement, chevauchait, ferme en sa haute selle,

Entre le dur La Hire et le noble Bâtard.
Boucher, le trésorier, s'approcha, tête nue,
Et, la voyant si lasse et qu'il était si tard :

« Fille du ciel, dit-il, sois-tu la bienvenue!
Le salut vient toujours à qui garde l'espoir :
Nous t'avions appelée et t'avons reconnue.

« Tous, ici, sont à toi; tous feront leur devoir;
Demain nous chasserons l'Anglais de sa Tournelle.
Ce soir, tu n'en peux plus, repose-toi, ce soir.

« Mon modeste logis te désire et t'appelle,
Et ma femme, humblement, déliera, près d'ici,
La cuirasse poudreuse où ta sueur ruisselle. »



Jeanne vers le vieillard se pencha : « Grand merci,
Mon père! Il est bien vrai que ce harnais me broie
Depuis trois nuits qu'on dort sur le guéret durci;

« Mais le corps peut gémir lorsque l'âme est en joie.
Messire Dieu, d'abord, veut être visité,
Puisque c'est lui qui mène et qui m'ouvre la voie :

« A Sainte-Croix! » Le cri s'est vite répété,
Et, comme un fleuve plein dont la digue se brise,
La cohue, à travers les plis de la cité,

Ruisselle, et s'en va battre aux marches de l'église.
Ah! lorsqu'elle apparut, droite, sous le portail,
Dans le nimbe enflammé des torches qu'on attise,

De mine douce, ainsi qu'une agnelle au bercail,
Fièrement appuyée à sa bannière peinte,
Tous reconnurent bien l'Archange du vitrail,

Le beau guerrier avec son visage de sainte :
La Foi se réveilla dans les cœurs raffermis.
Lorsqu'elle descendit, gravement, de l'enceinte,

Cheminant à grand'peine entre les fronts soumis,
Pas un œil qui ne soit humide, et ne la suive
Vers le repos tardif à son labeur promis.

*
* *

Au-dessus de la porte à serrure massive
Où se tient, l'attendant, son hôte, l'argentier,
Un imagier pieux a taillé, dans l'ogive,

L'Ange annonciateur avec son lys altier,
Les yeux baissés, ployant son genou gauche en terre
Devant Marie assise à l'ombre d'un dattier.

Jeanne, en entrant, crut voir frémir la vieille pierre
Et, dans la nuit, s'ouvrir, avec un doux « Bonsoir! »,
Les lèvres sans péché de la Vierge en prière.

A la table où Boucher bientôt la fit asseoir,
Après cinq mois de siège aux atroces détresses,
Le pain blanc, cette fois, remplaçait le pain noir,

Et trois enfants offraient leur front rose aux caresses
De la Dame du ciel qui rapporte à manger :
Elle attarda ses mains à jouer dans leurs tresses.

Puis, lorsqu'on la mena, dans le fond du verger,
Vers sa chambre, elle prit, suivant l'antique usage,
Dont s'honore une hôtesse autant que l'étranger,

Pour compagne de nuit, l'aînée et la plus sage.
Bientôt, dans le lit vaste aux rideaux entr'ouverts,
La lune, souriante ainsi qu'un bon présage,

S'échappant de la nue ou luisant au travers,
Caressa le sommeil chaste des vierges blanches.
Au dehors, le Printemps montait aux arbres verts.

*
* *

Dès que l'aube pointa, claire, parmi les branches,
Ce fut, dans le jardin plein des souffles d'avril,
Un tel concert d'oiseaux saluant les pervenches

Qu'Heaumette s'éveilla d'abord à ce babil,
Et tandis que dormait Jeanne, encore brisée,
Descendit l'escalier, pieds nus, vers le courtil,

Pour lui faire un bouquet marchant dans la rosée.
O merveille! Durant la nuit, un lys joyeux,
Tout emperlé, comme une robe d'épousée,

Un lys précoce, avec son cœur d'or radieux,
S'était dressé, superbe, au détour d'une allée,
Et son parfum montait, comme une gloire, aux cieux!

Heaumette le cueillit, frémissante et troublée,
Remonta vite, et quand la Lorraine, en sursaut,
Se dressa sur sa couche, au devoir rappelée

Par tous les cliquetis précurseurs de l'assaut,
Fers aiguisés, canons traînés, chevaux qu'on ferre,
Honteuse d'être prise une fois en défaut,

Elle aperçut, pareille, en la fraîche lumière,
A l'Ange du salut sur la porte gravé,
La fillette, à genoux, achevant sa prière,

Qui lui tendait aussi, de son bras haut levé,
La fleur de la Victoire et de la Délivrance,
En répétant tout bas : « Ave, Marie, Ave! »

La guerrière, d'un bond, sur ses armes s'élance,
Et relevant l'enfant douce, d'un geste prompt,
Haletante, le sein tout battant d'espérance :

« Je ne suis pas Marie, et c'est lui faire affront
De s'incliner devant sa chambrière indigne!
Pourtant la même fleur de vierge est à mon front,

« Et, comme elle, c'est Dieu qui m'appelle et désigne
Pour une œuvre plus humble, au prix de tout mon sang :
J'en accepte la peine, et l'honneur et le signe! »

Et se penchant par la fenêtre, et brandissant,
Vers les gens d'armes dont la foule s'amoncelle,
Ainsi qu'un ostensoir, le lys éblouissant :

« Jurez tous de mourir pour la fleur immortelle,
La fleur de France! » Un grand cri lui répond d'en bas :
« Sus aux Anglais! » — Et l'on partit pour la Tournelle.

*
* *

Vierge des paysans, des humbles, des soldats,
Vierge du peuple! Non, tu n'étais pas Marie,
Un Dieu ne devait pas sourire entre tes bras;

Mais dans ton simple cœur tu portais la Patrie
Avec sa liberté si dure à conquérir,
Et c'est pour l'enfanter, par nos maux attendrie,

Que tu voulus combattre et pleurer et mourir!
L'innocente eut raison qui te sut reconnaître,
Saluant, dans ton sein, le Messie à venir :

Car, dès ce matin-là, la France allait renaître!



POMMIERS NORMANDS

A Philippe de Chennevières.

Les gros pommiers sont bons vivants :
En val, en plaine, à tous les vents,
        Sans pieu ni treille,
Ils poussent dru, les compagnons,
Coiffés, comme les champignons,
        Sur une oreille!

Un peu tordus, souvent nabots,
N'aimant pas à faire les beaux
En plate-bande,
C'est dans ton sein qu'ils sont heureux,
Terre grasse aux grands clos herbeux,
Terre normande!

Là, s'arrondissant, se carrant,
Les pieds en plein foin odorant,
Hochant la tête,
Ces paysans de père en fils,
Avec les hôtes du logis,
Vivent en fête.

Les premiers ils défient Avril,
Ouvrant, en dépit du grésil,
Leurs fleurs allègres;
Les derniers ils croient aux hivers,
Mûrissant mal et de travers
Leurs pommes aigres.

Pendant six mois, bêtes et gens,
Sous leurs parasols indulgents,
Trouvent la fraîche,
Les dindons criards, les juments,
Les pouliches, les bœufs dormants,
L'ânon revêche;

Le marmot se pend à leurs bras,
La fermière y sèche ses draps,
Le chat y rôde :
Tout ce monde a des faims de loup
Et donne aux pommes plus d'un coup
De dents, en fraude.

Mais ces bons fruitiers du bon Dieu
Ne se fâchent pas pour si peu,
Et, sans révolte,
Ils logent seulement plus haut,
En de verts abris, ce qu'il faut
Pour la récolte,

Afin qu'aux fûts cerclés de jonc
Le cidre d'or, le cidre blond
        Ronfle sa gamme,
Le cidre qu'on goûte aux longs froids,
Quand les pommiers jettent leur bois
        Dans l'âtre en flamme;

Car, généreux jusques au bout,
Le feu, le boire, ils donnent tout
        Aux fils des hommes;
Mais alors ils sont triomphants,
Les gros pommiers, les bons enfants,
        Pères des pommes!



ORMEAUX DE BEAUCE

Sur la grand'route, en longues files,
La route droite et plate, et qui n'en finit plus,
Les ormeaux, soldats immobiles,
Veillent, des deux côtés, debout sur les talus.

Faction rude et monotone!
En hiver, tenir tête à l'assaut des vents froids,
Gémir sous la pluie en automne,
L'été, se dessécher sous des rayons trop droits!

Tout leur feuillage est en guenilles;
Ils ont, dans les cheveux, mille débris mêlés,
De la fange jusqu'aux chevilles,
Ou, sur les pieds, des tas de cailloux empilés!

Quel métier! Pas de causerie
Avec de bons voisins comme dans les bois verts!
Au loin, pas un ruisseau qui rie!
Dans les flancs, le tictac des stupides piverts!

Quel sot métier! Et pourquoi faire?
Pour ombrager parfois des cantonniers suants,
Un cheval blessé qu'on déferre,
Pour garer de l'averse un convoi de truands!

Tous des ingrats, hommes et bêtes,
Qui, voyant défiler leurs protecteurs poudreux,
Ne roulent qu'une idée en tête,
Celle de n'en plus voir, les trouvant trop nombreux!

Ah! que les grands arbres s'ennuient
Dans la Beauce! Et comme ils s'étirent au soleil,
Cherchant des oiseaux qui les fuient,
Puis baîllent, lourdement, dans leurs nuits sans sommeil!

Ils en demeurent tout difformes;
Et, sur le soir, rien n'est formidable et hideux
Comme les grimaces énormes
De leurs profils blessés dans la rougeur des cieux,

A l'heure où tous ces géants sombres
Semblent se mettre en marche, et, de leurs bras tordus,
Fouillant l'amas croissant des ombres,
Comme pour y happer les passants éperdus,

Promènent, dans leur cime opaque,
Sitôt qu'à leur portée arrive en trébuchant
Quelque gamin dont la dent claque,
Un ricanement brusque, envieux et méchant!



VIN D'ANJOU

A André Theuriet.

L'ARCHER vainqueur, l'archer des cieux,
Crible en vain de traits furieux
Le dos touffu de nos feuillages;
Aucun d'eux ne passe à travers;
Tant le bouclier des bois verts
Sait bien défendre ses ombrages!

Tu connais le vaste cellier
Qui, sous les pieds du vieux noyer,
Là-bas, dans le tuf blanc, se creuse!
Dans le plus noir des trois caveaux,
Prends-y, sous le tas de fagots,
La bouteille la plus poudreuse.

C'est du vin d'ici, rose et franc,
Où quelque comète en courant
Sema des éclairs de topaze,
Qui ne dort pas dans les flacons
Comme ces pesants vins gascons,
Un vin qui vit, qui saute et jase!

Un vin qui ne craint pas le frais!
Pour lui, cette fontaine exprès
Sous les cressons chuchote et pleure :
Dans la glace du bassin clair,
Qu'on l'y plonge, la tête en l'air,
Et qu'il s'y baigne une bonne heure!

Pendant ce temps, sur le dressoir
Où flambent, comme astres du soir,
Quatre étages d'orfèvreries,
Entre les hanaps de métal,
Choisis trois coupes de cristal
A panse large, et d'or fleuries ;

Puis, tous trois, nous les remplirons,
Et, trois fois, nous les viderons,
Sous la splendeur des cieux en fêtes
Où sourit l'âme des aïeux,
En trois vivats, longs et joyeux, .
De bons français, de bons poètes :

Le premier au grand Rabelais,
Au cher Ronsard, au doux Bellay,
A tous nos vieux chanteurs de Loire,
Qu'enivra ce vin enchanté
De saine joie et de clarté,
Sans les désaltérer de gloire !

Le second, aux belles d'antans
Que ressuscitent les printemps,
Angevines et Tourangelles,
Longs corps souples, œil pétillant,
D'humeur tendre et de cœur vaillant,
Les Agnès et les Gabrielles!

Le troisième au père Soleil
Qui déjà, d'un baiser vermeil,
Mûrit la vendange prochaine
Et va doubler nos fenaisons,
Le soleil des quatre saisons
Qui jamais ne nous laisse en peine!

Car, s'il lui plaît, comme aujourd'hui,
D'emplir l'horizon ébloui
D'une flamme rouge et cruelle,
Il a pris soin de nous fournir
De quoi vaillamment soutenir
Cette incartade paternelle :

L'épais couvert de nos forêts
Qu'il a garni de rideaux frais
Autour des grands lits d'herbe sombre,
La douceur vive de nos vins
Qu'il peupla de rêves divins
Pour les buveurs couchés à l'ombre!



BARQUES BRETONNES

A Jules Breton.

Dans le lacis obscur des ruelles peuplées
L'aube rose a glissé l'appel de ses reflets :
Un cliquetis joyeux de portes et volets
Court le long des maisons sur la côte empilées.

Par bandes, les marins débouchent des allées;
Derrière, en sabotant, lestes, sur les galets,
Les filles, riant clair, apportent les filets :
Le vent frissonne et jase en leurs coiffes ailées,

Le même vent qui souffle au large, et qui, gaîment,
Siffle dans la voilure ouverte, et le grément
Des barques où, pensifs, près des barres prudentes,

Les pilotes âgés, d'un grand geste, ont fait voir
Le rire bleu du ciel qui promet jusqu'au soir
Un prompt retour, après les pêches abondantes.



HÊTRES D'AUVERGNE

A André Lemoyne.

PENSIFS, vêtus de gris, calmes comme des sages,
Les grands hêtres, groupés sur le coteau dormant,
Indifférents au poids de leurs vastes feuillages,
Loin du bruit, dans l'air pur, rêvent paisiblement.

Ancêtres respectés des profondes futaies,
Ils tiennent à l'écart les ronces et les houx;
Leurs flancs, lisses et droits, sont vierges de ces plaies
Qui livrent un cœur d'arbre aux insectes jaloux;

Les carnassiers cruels et les bêtes de proie
Respectent la clairière où montent leurs pieds ronds;
La chevrette innocente y circule avec joie
Sous le bourdonnement léger des moucherons;

Et, dans l'ombre, pareille à celle d'une tente,
Qu'épand, d'un geste égal, leur ramure autour d'eux,
Des lits, épais et doux, sur les mousses en pente,
Offrent le calme à l'âme et la fraîcheur aux yeux.

Ils rêvent, regardant au loin s'emplir les tombes,
Hospitaliers et bons pour ceux qui vivent peu,
Cachant aux éperviers les amours des colombes
Dans leur cime toujours entr'ouverte au ciel bleu;

Mais leur plus grande joie, à ces songeurs superbes,
C'est de voir, de bien loin, l'été, vers leurs abris
S'acheminer, suivis par un frisson des herbes,
D'autres songeurs, comme eux de quiétude épris.

Alors, du faîte aux pieds, leur masse se recueille,
Et pour mieux aspirer les bruits venus d'en bas,
De leurs rameaux tendus inclinant chaque feuille,
A leurs hôtes d'une heure ils ouvrent tous leurs bras.

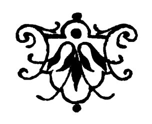
Et, tantôt c'est le son traînard des cornemuses
Qui s'enflent sur la lèvre en feu des pâtres noirs,
Quand leurs bœufs, comme au temps de Virgile et des Muses,
S'allongent, les yeux clos, parmi les verts dormoirs;

Tantôt c'est la chanson des amours printanières,
Les gazouillis, mêlés aux baisers, des amants
Qui s'obstinent toujours, les voyant peu sévères,
A graver, dans leurs flancs blessés, de faux serments;

Tantôt (vous souriez alors, nobles hêtrées
Dont la tête salubre embaume les hauteurs!)
C'est le calme entretien, dans les tièdes soirées,
De vieux amis rentrant au gîte avec lenteurs,

Entretien triste et doux, plein des choses passées,
Où ne glisse qu'un vague espoir des lendemains
Comme un oiseau furtif en des feuilles froissées,
Entretien qu'on prolonge en se serrant les mains,

Jusqu'à l'heure où, d'en haut, la lune qui se penche,
Toute ronde, au milieu d'un cercle de brouillard,
Sourit à la hêtrée, et change d'un regard
Sa chevelure verte en chevelure blanche.



PINS DE PROVENCE

Dans la lavande et dans le thym,
Avant que l'air ne soit plus tiède,
Sous les rameaux de la Pinède
Nous nous étendrons ce matin,

Et, dans une salubre extase,
Longuement, nous regarderons
Les grands pins balancer leurs fronts
Vers l'aurore qui les embrase !

A les voir, d'un élan si fier,
Ces beaux arbres, seuls ou par couples,
Monter tout droits, fermes et souples,
On sent qu'ils ont des pieds de fer,

Et que, pour s'endurcir l'écorce
Contre l'orage et ses assauts,
C'est à dompter les sables chauds
Qu'ils ont d'abord conquis leur force.

Aussi de quelle majesté,
Hardis piliers de vastes temples,
Ils ouvrent leurs coupoles amples
Dans les hauteurs du ciel d'été,

Et, de leurs bras noueux d'athlètes,
Suspendent, à cent pieds du sol,
Un formidable parasol
D'aiguilles toujours inquiètes,

Comme s'ils portaient, les géants,
Dans cette masse ensoleillée
De houleuse et lourde feuillée,
Des flux et reflux d'océans,

Mer de verdure aux reflets roses,
Qui jamais non plus ne s'endort,
Seule à chanter, sous le ciel d'or,
Dans le grand silence des choses!

Murmure des pins odorants!
Murmure lent, murmure tendre
Que ne se lassent point d'entendre
Les poètes aux cœurs souffrants!

Murmure qui guidais Homère
Pour retrouver, à pas tremblants,
Le pauvre abri que ses yeux blancs
Ne cherchaient plus dans l'ombre amère,

Murmure qui, trompant les pleurs
Du pàle et lamentable Orphée,
Lui rendais la plainte étouffée
D'Eurydice cueillant ses fleurs,

Murmure si cher à Virgile
Qu'on l'entend courir dans les vers
Que modulent, d'ombre couverts,
Ses pâtres, sur leur flûte agile,

Murmure grave sous l'éclair
Du soir que l'orage ensanglante,
Où, les poings crispés, le vieux Dante
Écoutait râler tout l'Enfer!

Musique incessante et diverse!
Soit que, d'un chaste et frais soupir,
Tu veuilles bien nous assoupir
Comme des enfants que l'on berce,

Soit que tes doux gémissements
Nous fassent chercher, dans les nues,
Des langueurs de déesses nues
Aux bras d'invisibles amants,

Soit que, d'un rythme magnifique,
Tu lances, dans un flot d'encens,
Vers quelques maîtres tout puissants,
L'Hosanna d'un pieux cantique,

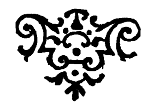
Murmure des pins vénérés,
Voix d'en haut, vivante et profonde,
Où retentit l'âme du monde,
Guéris donc nos cœurs ulcérés!

Et loin, bien loin des choses viles,
Des inutiles vanités
Dont nous mourons tous, empestés
Par la fièvre infâme des villes,

Emporte les oublis trop courts
De notre ivresse passagère
Dans l'harmonieuse atmosphère
Où ton rêve frémit toujours,

Et roule avec toi nos pensées,
Libres enfin de leurs prisons,
Dans l'infini des horizons,
Vers ces radieuses percées

Où montera, d'un calme essor,
Notre inquiétude éternelle,
Oubliant la terre cruelle
Qui veut nous retenir encor !



L'ÉTAPE

A Victor Pillon-Dufresne.

Rien de meilleur, lorsqu'on voyage,
Que de trouver, le soir venu,
Un bon gîte dans un village
Inconnu !

L'aube est à peine refleurie
Que tous les coqs, sur tous les tons,
Éveillent de leur sonnerie
Les piétons.

Vite, on entr'ouvre sa croisée
Pour voir le pays d'alentour
Sous les blancheurs de la rosée
Naître au jour.

Joie exquise et toujours nouvelle
D'admirer combien les brouillards,
Devant l'astre qui les flagelle,
Sont fuyards!

Et d'examiner, à mesure
Qu'ils se dégagent du secret,
Le clocher, le pont, la masure,
La forêt!

Quel doux va-et-vient dans la ferme
Où bat le grand flot des blés mûrs!
Quel calme au manoir qui s'enferme
De vieux murs!

Quelle gaîté le long des rues
Où tinte le babil lâché
Des campagnardes accourues
Au marché!

Chacun se hâte à sa besogne,
Dedans ou dehors, vaillamment;
On fouette, on siffle, on crie, on cogne;
C'est charmant.

Gens et choses, tout semble en fête
Sous le salut du ciel joyeux;
On voit rire en toutes les têtes
Tous les yeux!

Pourquoi faut-il quitter si vite
Un lieu si doux au promeneur,
Un Paradis que, seul, habite
Le Bonheur?

Certe, à moins de mauvaises chances,
On nous y verra, sans manquer,
De nouveau, viennent les vacances,
Débarquer,

Explorer avec conscience
Ces panoramas engageants,
Rajeunir dans votre innocence,
Braves gens!

Et, loin de Paris qui nous use,
En un coin de ces beaux séjours
Installer l'Amour et la Muse
Pour toujours!

Vains désirs! La vie est trop brève
Pour qu'on revienne sur ses pas,
Et si cruelle que le rêve
N'y vit pas!

Marcheur naïf, pars ou demeure!
Tout ce qui ravit l'étranger,
Le ciel ou l'homme, avant une heure,
Va changer;

Tout va, suivant la loi stupide
De l'amer désenchantement,
Montrer sa plaie, ouvrir sa ride
Lentement;

Et si, de hasard, tu repasses
Par l'Eden jadis traversé
Ce sera pour pleurer les traces
Du passé;

Car plus vite en nos cerveaux monte
Le parfum d'un beau souvenir,
Plus la fleur qui l'exhale est prompte
A ternir.

C'est en toi seul qu'illuminée
Du rayon qui la colora,
Cette adorable matinée
Revivra.

Épargne-toi donc le voyage,
Et laisse en ton rêve ingénu
S'embellir toujours le village
Inconnu !



AMATEURS D'ESTAMPES

A Jules Berge.

Les drapeaux belliqueux dorment le long des hampes;
Monsieur le Cardinal mène la France en paix;
Et les honnêtes gens, délivrés du harnais,
Peuvent, tout à loisir, feuilleter des estampes.

Palsambleu! C'est un doux passe-temps de s'asseoir,
Après dîner, au fond d'un cabinet tranquille,
Chez quelque ami du Pré-aux-Clercs, ou bien dans l'Ile,
Parmi les grands cartons qui baîllent jusqu'au soir.

Tandis que l'arbre en fleurs à la vitre tressaille,
On discute en experts les hauts faits des graveurs,
On juge les beaux coups de leurs burins vainqueurs :
L'un combat mieux de pointe et l'autre mieux de taille.

C'est toujours Marc l'ancien qui ravit le Baron
Par ce dessin viril qui sent sa grande Rome,
L'âpre et noble Mantègne est encore son homme,
Mais Goltzius et Sadler lui font plisser le front;

Le Vidame préfère à ces rudes ancêtres
Les malins compagnons nés en terroir gaulois :
Mieux que Bosse, qui donc fripe un galant minois?
Qui donc, comme Callot, sait affubler des reîtres?

Mais d'un cri de surprise ils partent, tous les deux,
Lorsque leur hôte, avec une prudence grande,
D'un nouveau portefeuille arrivé de Hollande,
Fait sortir un « Jésus prêchant parmi des gueux »!

Quel sorcier admirable a brouillé ce grimoire
Où le soleil ému fait tressaillir la chair?
C'est presque en se signant qu'ils voient, comme un éclair,
La griffe de Rembrandt courir dans l'ombre noire!



A THÉOPHILE GAUTIER

(23 décembre 1872).

Fier ami du soleil et des sources rieuses,
Toi qui, du nord au sud, comme un gai vendangeur,
Cueillais sur les chemins tes strophes radieuses,

Déchirant, d'un regard pacifique et songeur,
Le grand voile où dormait la splendeur de la terre,
Te voilà donc remis en route, ô voyageur!

L'Égypte, cette fois, gardera son mystère,
La Castille poudreuse a fermé ses sierras,
Stamboul ne t'attend plus, ni la Maremme austère,

Et la Grèce à son fils n'a pas tendu les bras.
Plus loin, plus haut tu pars, loin des hommes qui pleurent,
Dans des pays sans nom chercher des Alhambras!

Sans guide, hélas! combien de poètes demeurent!
Qu'ils retiennent pourtant leurs sanglots et leur cri!
Les temps sont bien passés de plaindre ceux qui meurent,

Et la tombe aux vivants jamais n'a tant souri.
Qu'aurais-tu fait ici? La Discorde maudite,
La Violence infâme ont pour longtemps flétri

Ce cher temple du Monde où, ceint de clématite,
Immobile servant d'un culte déserté,
Tu sonnais, enlacé par l'ombre d'Aphrodite,

Ton hymne mâle et doux à l'antique Beauté!
Noble supplicié des hautes nostalgies,
Mélancolique amant de la sérénité,

Pars! tu n'entendras plus, dans nos landes rougies,
Gémir nos morts d'hier sans linceul enterrés
Au sacrilège écho de nouvelles orgies,

Ni le troupeau criard des rhéteurs effarés
S'entre-mordre, en livrant la patrie encor chaude
Au viol du lourd Germain tapi dans les fourrés.

Pars! Tu ne verras plus, déguisée en ribaude,
Se vautrer dans les bras avinés des valets
La Muse au front divin étoilé d'émeraude,

Ni tomber, éventré par les lâches boulets,
Le beau peintre oublieux de l'épouse parée,
Ni pleurer les sculpteurs aux débris des palais!

Mais nous, suivant ta fuite à travers l'empyrée
Où tu bois à longs traits l'azur oriental,
Contemplateur ravi de la forme ignorée,

Nous t'irons voir monter dans les nuits de cristal;
Et sur nous, brillera, d'une plus vive flamme,
Comme un œil indulgent qui rit au sol natal,

L'astre consolateur où s'enivre ton âme!



A JULES MICHELET

Mort à Hyères le 9 février 1874 *

L'AME d'un grand poète est comme un grand flambeau
Que l'orage éparpille en brûlante poussière
Pour éblouir au loin l'Humanité grossière
Par des éclairs du Juste et des lueurs du Beau.

Plus tard, qu'importe où va s'éteindre le lambeau
De chairs et d'os usés d'où sortit la lumière?
Le monde reste aux morts quand leur penser l'éclaire;
Où vit le souvenir, c'est là qu'est le tombeau.

* La famille de Michelet s'opposa d'abord au transport de ses cendres à Paris. Sa veuve dut s'adresser aux tribunaux pour obtenir l'autorisation nécessaire, qui ne fut accordée qu'en août 1875.

Fils de Paris, tombé sous les fleurs de Provence,
Michelet, songeur fier par l'amour agité,
Où que tu dormes, ton génie emplit la France,

Et le feu brûle en nous dont tu fus exalté,
Malgré les deuils sanglants qui troublent l'espérance,
La Foi dans la Patrie et dans la Liberté!

1875.



A ALFRED DE VIGNY

(POUR SA STATUE)

Depuis que, dégoûté de tout, même des cieux,
Craignant de les trouver vides comme la terre,
Tu t'endormis enfin, puissant et solitaire,
Dernier fleuron de l'arbre épuisé des aïeux,

Le monde, qui blessait ta pensée et tes yeux,
S'est encore enlaidi sans être plus austère :
Le Mal n'a même plus la pudeur de se taire,
La Conscience meurt comme sont morts les Dieux !

Pour toi, qui ne voulais que l'éternel silence,
Nos hommages tardifs sont peut-être une offense?
Pardonne-nous si nous t'avons ressuscité!

Mais, puisque les vendeurs veulent rentrer au temple,
Fallait-il pas dresser, sur le seuil, en exemple,
L'orgueil, doux et viril, de ton rêve attristé?



LACRYMAE RERUM

A Alex. de Bertha.

NON, je ne puis rire à l'excès,
Ni rire à gorge déployée,
Bien que mon âme de français
Soit légère et vite égayée.

Qu'il sonne fort ou trop longtemps
Ce bruit divin, doux à l'oreille,
Au fond de moi soudain j'entends,
J'entends gronder l'écho qui veille,

Un remords qui monte et m'étreint,
Le sanglot de tout ce qui pleure,
Agonise, souffre, se plaint,
Autour de nous, à la même heure;

Et dans cet obstiné sanglot
Qui roule, épaisse et lourde masse
Le torrent lointain de son flot
A travers le temps et l'espace,

Mon pauvre rire, en rougissant,
Fleur furtive, brève étincelle,
S'engloutit sous le bruit croissant
De la douleur universelle.



DERNIÈRES VOIX

A Madame Hélène André Theuriet.

Sur la crête des monts, dans les pourpres du soir,
Comme des lys fanés les nuages s'effeuillent;
Le grand lac se resserre en se voilant de noir;
Les villages, rangés sur ses bords, se recueillent.

Et dans tous leurs clochers épars qu'on sent frémir,
L'Angélus, tour à tour, lentement vibre et tinte :
Tel un cri de grand'garde, à l'heure de dormir,
Aux lisières des camps où la torche est éteinte.

Comme un écho, l'oreille écoute avec émoi
Se répéter le long de l'invisible berge
La haute sonnerie où les siècles de foi
Écoutaient chanter l'Ange aux genoux de la Vierge.

Aucun des vingt clochers ne prend la même voix
Pour jeter sa parole amie aux hommes tristes,
Et s'il en est plusieurs qui sonnent à la fois
C'est en des tons divers ainsi que des choristes.

Ici le bronze lourd sanglote un glas de deuil,
Comme si le soleil ensanglanté qu'il pleure,
Par l'ombre, sans retour, éteint dans son cercueil,
Ne devait plus jamais lui venir montrer l'heure;

Là c'est presque gaîment que, sonore et léger,
Par un carillon vif de notes argentines
Il traverse la nuit redoutable au berger,
Pressentant déjà l'aube et saluant matines;

Une cloche se hâte, une autre s'assoupit,
L'une crie : « Au secours ! », c'est un tocsin d'alarmes ;
L'autre se traîne avec lassitude ou dépit :
Sa résignation s'écoule en longues larmes.

On dirait, à l'entour des flots silencieux,
Des âmes qui s'en vont, plaintives ou ravies,
Et qui, d'humeur diverse, échangent leurs adieux
Quand s'éteint le couchant fatigué de leurs vies !

Et je suis, tant qu'il dure, au bout des horizons,
Ce long bourdonnement d'étranges agonies
D'où jaillissent, ainsi qu'en nos pauvres raisons,
De courts espoirs, parmi des douleurs infinies ;

Jusqu'à ce que, sentant leur devoir accompli,
Les plus tardives même et les inconsolées,
Au moment de rentrer dans le commun oubli,
Lancent le grand soupir des dernières volées,

Soupir cruel, soupir de sommeil ou de mort,
Qui, longtemps, au travers des rocs et des cépées,
Se prolonge, d'un tendre et languissant effort,
Comme un frisson des eaux par les rames frappées;

Cependant que m'emporte en l'horizon confus
L'évanouissement du son qui s'évapore,
Et qu'à mon tour je sombre, oubliant que je fus,
Dans l'insondable nuit vers l'incertaine aurore.

Talloires, 1888.



VISITES DE NUIT

Je vis avec les morts plus qu'avec les vivants;
Comme un parfum, autour de moi, flotte leur âme,
Leur âme impérissable et douce, et qui réclame
Un peu de cet amour qu'on sème à tous les vents.

Ce n'est point dans l'enclos glacé des cimetières
Où le marbre déclame, où l'épitaphe ment,
Que m'assiège le plus, et le plus tendrement,
Ce murmure inquiet des ombres familières :

En pleine rue, au grand soleil, dans les remous
De la foule affairée, hurlante, qui nous frôle,
Combien de fois quelqu'un m'a frappé sur l'épaule,
Invisible, et qui passe, en disant : « Pense à nous ! »

Sur la falaise pâle où la mer se lamente,
Dans les fleurs où chuchote un souffle de printemps,
C'est eux encor, leur voix lointaine que j'entends,
Plainte ou chanson, rire ou sanglot, toujours aimante ;

Et si je marche au fond des bois silencieux
Sous le chaud crépuscule ou la lune hagarde,
Dans ce fourmillement d'éclairs qui me regarde
Fixe et profond, je vois, je reconnais leurs yeux !

Les soirs surtout, les soirs d'hiver, devant la cendre
Du foyer où s'écroule, en mourant, le tison,
Lorsque, du haut en bas de la grande maison,
Le silence tardif et lent a pu descendre,

Comme s'ils attendaient là, dans l'ombre tapis,
Plus subtils que la bise à forcer la serrure,
Ils m'arrivent en foule ; et c'est comme un murmure
D'oiseaux glissant, d'un vol léger, sur le tapis !

Tous mes morts, mes chers morts ! A la file, en silence,
Ils s'assoient, me plongeant leurs yeux froids dans mes yeux,
D'un air triste, d'abord, puis tendre et presque heureux,
Quand mon accueil leur a rendu la confiance.

Les plus vite partis reviennent les premiers :
Mon brave homme d'aïeul, ma petite grand'mère,
Vive, et sur son bonnet fleuri d'octogénaire,
Gardant, moins qu'en son cœur, des parfums printaniers,

Ma mère, fleur d'avril, avant l'été flétrie,
Mon bon père qui dut aussi m'abandonner,
Me laissant pour aimer, souffrir et pardonner,
Une âme d'orphelin toujours endolorie ;

Mes vieux maîtres, si doux à l'enfant délaissé,
Par qui j'appris la force et le devoir de vivre
Dans la beauté des cieux et les clartés du livre,
La foi dans l'avenir par l'amour du passé;

Les très chères aussi, celles qui sur la peine
Du poète craintif, vagabond, anxieux,
Versèrent les pitiés affables de leurs yeux,
Me gardant l'âme fière en ma vie incertaine;

Puis les gais compagnons de travail et d'espoir,
Plus forts que moi, plus beaux que moi, meilleurs peut-être,
Que la sotte camarde emporta d'un coup traître...
Cette procession s'allonge chaque soir!

D'autres, d'autres encore!... Et, dès que l'un s'approche,
C'est un remords en moi qui suit un repentir,
Et je baisse le front pour ne point trop sentir
Ce que peuvent ses yeux contenir de reproche :

« O fugitifs heureux de ce monde mauvais,
Pour vous y retenir plus longtemps, pour vous rendre
Le départ moins cruel dans un adieu plus tendre,
Vous ai-je bien chéris, comme je le devais?

« Avons-nous bien mêlé nos âmes mutuelles?
L'homme le plus ouvert est encor si fermé!
Pour livrer tout son cœur au cœur le mieux aimé
Les regards sont si froids et les mots si rebelles!

« Dans cette vague, et sourde, et morne Éternité
Où vous n'emportez rien de vos corps en poussière
Qu'a ressaisis l'errante et confuse matière
Dont l'univers mobile entretient sa beauté,

« Des formes qu'en passant dut emprunter votre être,
Ailleurs qu'en mon cerveau, quelque part reste-t-il
Une image, un reflet diaphane et subtil
Par qui nos yeux encor se pourront reconnaître?

« Ou bien suffira-t-il d'un invisible effort
Du souvenir tenace et du penser fidèle
Pour renouer, au sein d'une extase éternelle,
Les longs fils de l'amour mal tranchés par la mort?

« Quel que soit le mystère, à nos vœux insondable
Comme celui du jour, de la vie et du temps,
Qui doit nous réunir, j'y compte, et je l'attends,
Comme j'attends demain l'agonie implacable;

« Car vous restez, ô Morts, par qui l'on est hanté,
Trop présents à nos yeux que votre aspect console,
Trop actifs sous nos fronts qu'emplit votre parole
Pour n'être pas encore une réalité! »

Ainsi je les implore, ainsi je leur demande
Pardon pour mon ingratitude et mes oublis,
Afin qu'aux jours prochains des destins accomplis
Leur clémence m'accueille et leur bonté m'attende;

Et, dans l'angle où s'éteint ma lampe, j'ai pu voir
Leur pâleur me sourire et leurs longs bras se tendre
Pour m'entraîner vers l'ombre, où je crois les entendre
Chuchoter, en partant, l'appel du grand espoir.



L'IMAGE UNIQUE

A ma Sœur.

ENFANTS, regardez bien vos mères,
Que leur front soit triste ou joyeux,
Regardez-les de tous vos yeux,
De tous vos yeux pleins de lumières!

Regardez-les, dès le réveil,
Sous les rideaux légers de gaze,
Quand leur frais visage en extase
Vous éclaire avant le soleil;

Regardez-les dans la journée,
Quand, escaladant leurs genoux,
Sous vos baisers câlins et doux
Vous courbez leur tête enchaînée;

Regardez-les surtout le soir,
Entre vos paupières baissées,
Quand elles s'en viennent, lassées,
Près de vos couchettes, s'asseoir.

Dans votre tête où tout s'imprime,
Fixez bien, fixez traits pour traits,
Afin qu'elle y vive à jamais,
Cette image unique et sublime;

Car la vie est triste, et, parfois,
Ses surprises sont bien cruelles :
Que de nids, pleins d'oiseaux sans ailes,
Abandonnés au fond des bois!

Que d'orphelins dont l'âme pleure,
Pensifs en leurs habits de deuil,
Parce qu'un lent et lourd cercueil
Marcha devant eux avant l'heure!

Comme alors, dans leurs longs effrois,
La nuit, d'un réveil solitaire,
Près du lit vide où fut la mère,
Ces petits tendent leurs bras froids,

Tendent leurs yeux, tendent leurs lèvres
Vers l'Image, au front pâlissant,
Qui, seule, d'en haut redescend
Pour les bien soigner dans leurs fièvres!

Comme, avant de se rendormir,
Ils mendient son baiser qui tombe,
Muet, dans une odeur de tombe,
Sur leur joue et la fait frémir!

O Vision consolatrice!
Heureux encore dans ses pleurs
L'enfant devant qui, toute en fleurs,
Sans qu'aucun brouillard te ternisse,

Tu marches, dans ce monde obscur,
Claire et ferme, intacte et sereine,
Comme un bon guide qui l'entraîne
Vers des jours meilleurs, d'un pied sûr!

Mais que d'incurables souffrances
Pour ceux qui, trop vite arrachés
Aux jeunes yeux sur eux penchés,
En ont oublié les nuances,

Et, désespérant de revoir,
Dans sa forme vivante, celle
Dont l'amour, dernière étincelle,
Survit au fond du passé noir,

S'obstinent, d'un penser qui tremble,
A joindre, sans y parvenir,
Quelques débris de souvenir
Qui ne s'accordent plus ensemble!

Ils sont comme ces chasseurs las,
Égarés le soir dans la plaine,
Cherchant, sur la boue incertaine,
Des traces vagues d'anciens pas.

Aucune des douleurs amères
Qu'il nous faut plus tard accepter
Ne paraît si lourde à porter.
Enfants, regardez bien vos mères!



PRUDENCE

LAISSONS dormir notre mémoire!
C'est une eau si limpide alors qu'elle est en paix,
Pareille à la source où va boire
L'abeille, sans rider son miroir calme et frais!

Pas un jour, pourtant, pas une heure
Où n'y tombe sans bruit quelque chose de nous,
Qui la pénètre ou qui l'éffleure,
Flotte sur son cristal, puis s'enfonce au dessous;

Fleurs de gaîtés vite déteintes,
Lambeaux d'espoirs flétris et de déceptions,
Les cendres des amours éteintes,
Et les remords pesants des folles actions!

Toutes ces poussières étranges,
Tous ces débris de cœur, mêlés incessamment,
Accumulent d'épaisses fanges
Aux sourdes profondeurs du grand bassin dormant.

Puis, quelquefois, lorsqu'on s'y penche,
Ce qui, dans les graviers, d'abord scintille aux yeux,
Au loin, comme une étoile blanche,
C'est le diamant clair d'un souvenir heureux;

Mais dès que la main, pour le prendre,
Traverse la surface et plonge sous les eaux,
L'étoile, prompte à se défendre,
Glisse, comme un reptile, entre les longs roseaux;

Et, de tous les côtés, remonte,
En tourbillons épais, sombres, multipliés,
Nuages d'angoisse ou de honte,
L'amas des vieux chagrins qu'on croyait oubliés,

Troublant, pour toute la journée,
Nos fronts chargés de deuil, nos yeux gonflés de pleurs,
Comme si l'onde empoisonnée
Ne devait jamais plus reprendre ses couleurs.

Laissons dormir notre mémoire!
C'est une eau si limpide alors qu'elle est en paix,
Pareille à la source où va boire
L'abeille, sans rider son miroir calme et frais!



LE BUISSON

Je n'eus pas ce bonheur de naître à la campagne,
Dans les hauteurs, sur la falaise ou la montagne,
Sous un ciel pur, où l'enfant vif, en liberté,
S'accoutume les yeux et l'âme à la clarté.
Dans la ruelle étroite et sombre, en pleine ville,
Où je grandis, tout pâle, et dans mon lit fragile
Disputé par ma mère au cercueil entr'ouvert,
Aucun bruit n'arrivait qui parlât de bois vert,
De sources, d'oisillons chanteurs, des bonnes choses
Qui donnent aux petits paysans leurs teints roses :

J'allais avoir douze ans, et je vous ignorais,
Pics de neige, terreur auguste des forêts,
Sommeil bleu des grands lacs sous la fuite des voiles,
Et toi, miroir mouvant des pensives étoiles,
D'où souffle la vaillance avec l'orage amer,
Orgueil des matelots, harmonieuse mer!

La Nature, pourtant, maîtresse des poètes,
Veillait, de loin, sur l'enfant triste aux mains fluettes;
Et ses baisers furtifs, en m'effleurant tout bas,
Épouvantaient un cœur qui ne comprenait pas.
Le frisson d'une vigne au vieux puits suspendue,
Un tournoîment lointain d'hirondelle éperdue,
La mort du jour qui saigne entre les toits fumants,
M'agitaient, en sursaut, de longs ravissements;
Je n'ouvrais qu'en tremblant les gros livres d'images
Où l'on voyait de hauts sommets, de vastes plages,
Des aigles en plein vol et des chevaux sans freins,
Des navires poussant au large, des marins
Escaladant la côte, et, dans les asphodèles,
Les pasteurs endormis près des chameaux fidèles;

Puis, dès que je pouvais m'enfuir, les doigts noircis,
De l'école où l'on est toujours las d'être assis,
A grands pas, sous ma blouse emportant mon complice,
Robinson, Bernardin, Cook, ou l'adroit Ulysse,
Je courais, plus léger qu'à suivre les tambours,
Vers l'espace, à travers la longueur des faubourgs!
Tout à coup, au tournant d'une ruelle oblique
M'apparaissait mon Chanaan, mon Amérique,
Entre un chantier désert et d'antiques maisons :
Un coin de terrain vague avec de courts gazons!
Je ne sais quel filet d'eau sans nom, misérable,
S'efforçait d'y jaser entre trois grains de sable
Au pied d'un gros buisson, hargneux et révolté,
Qui s'obstine à fleurir, tant bien que mal, l'été,
En tournant son dos rude aux vapeurs de l'usine,
Comme un vieux stoïcien qui sent la mort voisine.
Les filles du quartier, les gamins batailleurs,
Fuyant ce coin lugubre, allaient jouer ailleurs.
Pourtant, par la trouée entre les murs ouverte,
Fuyante, s'étalait au loin la plaine verte,
Et quand je m'arrêtais là, pris d'une douce peur,
Ce grand vide muet m'enivrait de stupeur!

O nouveauté des sens! O fraîcheur de la vie!
De quels enchantements ma candeur fut ravie
Dans ce maigre lambeau d'ombre où je m'étendais!
Quelle musique étrange et forte j'entendais
Dans ces humbles glouglous de la source oppressée
Qui, grossissant de suite en ma vive pensée,
Me montrait le ruisseau qui serpente en pleins champs
Et miroite aux pieds gris des vieux saules penchants,
La rivière, le fleuve aux larges embouchures,
Puis, par delà les quais où grincent les mâtures,
La mer, la mer qui houle, et ses cris éclatants!
Le buisson, à mes yeux, croissait en même temps :
C'était le bois, c'était la futaie haute et sombre,
Le fourré monstrueux que la liane encombre,
Et, si quelque cétoine en hâte y cheminait,
L'innocent scarabée aussitôt devenait
Pour ma vision vague et d'angoisse saisie
L'hippopotame énorme aux jungles de l'Asie!
Dans ces rêves errants que de fauves domptés,
De détroits découverts, de périls affrontés!
De quels ardents soupirs j'appelais ta venue,
Libre Virilité, redoutable inconnue,

Par qui devaient s'ouvrir, devant l'adolescent,
Les portes de ce monde immense et frémissant!
Vers tous les infinis de la vie ignorée
Partait, partait le vol de mon âme altérée,
Et mon sang jeune en moi précipitait ses bonds,
Le sang que j'ai reçu des Basques vagabonds!

Puis, ce jour vint! Je pris mon bâton de voyage
Pour savoir si mon rêve était absurde ou sage;
Je marchai, pour lasser mes désirs haletants,
Au hasard, devant moi, tant que je pus, longtemps!

O France, ô vieille mère à tous tes fils sacrée,
Sur tes côteaux où rit la vendange pourprée,
Tes plaines que jaunit le peuple des blés mûrs,
A l'ombre de tes bois salubres, sous les murs
De tes donjons croulants dans l'oubli des eaux lentes,
Aucun n'a respiré, de lèvres plus ferventes,
Du Sud au Nord, d'Antibe à la pointe de Sein,
L'âme des grands aïeux qui palpite en ton sein!

Qui donc, Océan grave aux lugubres histoires,
Escalada plus hardiment tes promontoires,
Afin d'interroger, seul à seul, tes secrets,
Toi qui pleures toujours et qui ne dors jamais?
Qui, donc reçut d'un cœur plus pur, Alpes sublimes,
Le baiser du silence aux blancheurs de vos cimes,
Ou suivit, sur vos flots qu'endort la volupté,
Dans l'azur où naquit l'invincible Beauté,
Des visions d'amour, tragiquement sereines,
Mers d'Italie, ô mers des fatales Sirènes?

Nulle part l'Univers n'a trompé mon désir.
Partout, dès que j'ai pu l'atteindre et le saisir,
Dans l'éblouissement d'une extase trop brève
La splendeur du réel a dépassé le rêve;
Partout mes sens heureux qu'exaltaient à la fois
Les formes, les couleurs, les parfums et les voix,
A chaque embrassement de la mère adorée
Ont tressailli dans une extase inespérée;
Car pour qui la regarde en face et l'aime bien,
Si longtemps et si tard que dure l'entretien,

Jamais une seconde à soi-même pareille,
Aussi mobile aux yeux que mobile à l'oreille,
Mère, nourrice, amante, et confidente et sœur,
L'inépuisable Terre, indulgente au penseur,
Des trésors renaissants de sa force éternelle
Nous jette, à chaque pas, une ivresse nouvelle !

Non ! cher petit Buisson, tu n'avais pas menti,
Quand, couché sous ton ombre, ayant tout pressenti,
J'écoutais, écolier peureux, dans tes broussailles
Sonner le clairon d'or des proches fiançailles
Et bourdonner l'essaim des beaux jours à venir !
Oui, j'ai connu la vie et j'ai dû la bénir ;
Et mon bonheur aurait passé mon espérance,
Si le bonheur n'était lui-même une souffrance,
Et si ne renaissait toujours, sous le baiser,
L'insatiable amour que l'on veut apaiser !
Aux fraîcheurs de tes bras plus j'ai cru les éteindre,
Plus grandissaient mes soifs, Nature, de t'étreindre,
Et chaque volupté dont tu m'as caressé
N'a fait qu'exaspérer mon amour insensé !

Derrière la splendeur du plus beau crépuscule,
Dans l'abîme de pourpre où le soleil recule
N'est-il pas de couchants plus somptueux encor?
L'hirondelle en est sûre, et poursuit son essor!
Pas plus que dans le cours insondable des âges
Deux hommes n'ont jamais porté mêmes visages,
Ni deux arbres pareils n'ont fleuri dans les bois,
Aucun fleuve ne chante avec la même voix,
Et, depuis que les vents agitent des nuées
Aux profondeurs du ciel sans cesse remuées,
Aucun des palais d'or que leur souffle y construit
Ne ressemble à celui qui précède ou qui suit.

Ah! si mes pieds chétifs n'avaient traîné des chaînes,
Voyageur dégoûté des étapes prochaines,
De quel élan j'aurais, pour voir, voir, toujours voir,
D'un pôle à l'autre, et sans chercher d'autre devoir,
Suivi ces vrais heureux, les seuls heureux, qu'emporte
Plus loin, toujours plus loin, la vie active et forte,
Traverseurs de déserts, chercheurs d'Edens futurs,
Fouilleurs des siècles morts, pèlerins aux cœurs purs,

Tous ceux qu'en l'infini du miracle visible
Pousse, d'un bras vaillant, quelque rêve invincible,
Sauf à tomber, comme eux, ou victime ou vainqueur,
Du soleil plein les yeux, de la foi plein le cœur!

Sous un destin banal ma fierté s'est courbée,
Mes cheveux sont blanchis et ma force est tombée;
Chaque jour se resserre autour de ma maison
Le cercle, étroit et bas, de mon terne horizon;
Sous mon front pâle, où meurt l'espoir des traversées,
Ce n'est plus qu'un sanglot de chimères blessées;
Et me voici, tout vieux, tel que j'étais enfant,
Aussi rêveur, aussi curieux, étouffant,
Plus que jamais, au poids des réalités dures,
Mais las, et ne comptant plus même mes blessures!
Et voici que je pleure, à deux pas de la mort,
Avec les jours perdus et l'inutile effort,
L'erreur des doux Avrils, quand, gamin en maraude,
J'allais m'asseoir, près du buisson, à l'heure chaude,
Ouvrant sans défiance aux conseils du printemps,
Sous le rire d'un ciel plein de bonheurs flottants,

A ces ardeurs de voir, d'admirer et d'apprendre,
La floraison d'une âme impétueuse et tendre !
Car je sais aujourd'hui que rien ne peut calmer,
Lorsqu'on les a laissé longuement s'allumer,
Toutes ces grandes soifs dont l'orgueil nous enivre,
Qui font désespérer autant qu'elles font vivre,
Et que j'emporterai, jusqu'au fond du tombeau,
Dans l'angoisse du Juste et l'extase du Beau,
Toujours inassouvie et folle de lumière,
Ma curiosité, vivante, et tout entière !





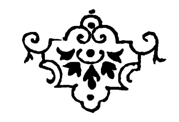
Table

16



TABLE

EN BONNE FRANCE





Achevé d'imprimer

le vingt-six novembre mil neuf cent un

PAR

ALPHONSE LEMERRE

6, RUE DES BERGERS, 6

A PARIS

05. — 3710.